

Musée Pyrénéen,  
Ville de Lourdes



*Extrait : Jean VIGNAU-LOUS. Le costume traditionnel féminin  
de la vallée d'Anso (Haut-Aragon), Espagne*

COSTUMES  
POPULAIRES TRADITIONNELS  
DES PYRENEES

*"De ronda vengo a tu puerta  
para cantar en voz alta  
que una reina me pareces  
con tu traje de Ansotana"*

## A Annie DUMAS-DENIS

Toute notre reconnaissance va vers ceux qui nous ont aidé et orienté au cours des différentes investigations, tant en Haut Aragon qu'à Pau notamment.

Madame Maria Dolorès Albiac professeur à l'université de "La Laguna", dont la gentillesse, l'accueil et la qualité des conseils nous ont été précieux dans l'élaboration de ce travail.

Mesdames Maria et Juana Mendiara de Casa Soro  
Antonia Tresacos et Samitier  
& ces dames d'ANSO.

Messieurs Juan Jose Lopez, Alcalde de ANSO et autres.  
Damaso Zapetra, Curé d'ANSO  
Le Docteur Balcells Directeur de las Investigaciones de JACA.

Mesdames Amélie Bordenave  
Annie Dumas-Denis  
Marie Morandini, professeur à l'Université de Pau

Messieurs Pierre Gaillard, professeur d'espagnol  
Thomas Ortiz ( † 10.11.1977), notre professeur  
Séverin Villa, Principal Adjoint de Collège  
Jean Robert, ( † 1985) et Geneviève Marsan, conservateurs du Musée Pyrénéen  
ainsi que la ville de LOURDES

qui ont permis la réalisation de cette plaquette.

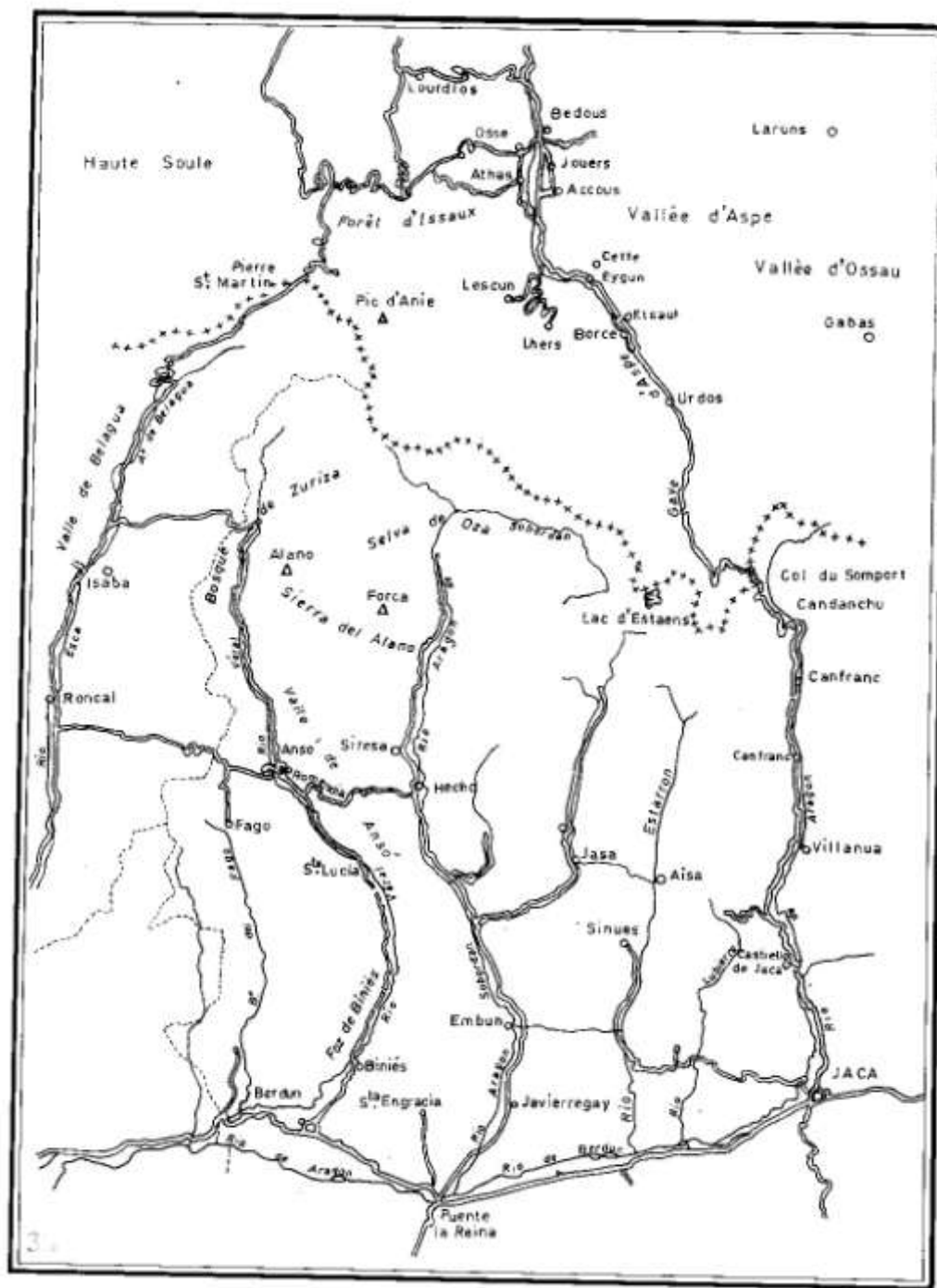
## MILIEU NATUREL

La vallée d'Ansó, sise à l'extrémité nord-ouest de la province de Huesca entre Roncal et Echo, se situe dans l'axe sud du cirque de Lescun auquel elle accède par le col de Pétragème. En dépit du peu de distance qui la sépare de Jaca (52 km), son accès reste néanmoins des plus difficile tant le terrain y est accidenté, et l'on conçoit aisément que les gens qui y vivent traduisent la sérénité de ce lieu isolé.

36  
37

Peu après avoir franchi Puente de la Reina, dans la direction de Pampelune, on aperçoit à l'horizon une butte surmontée d'un bourg à l'aspect d'oppidum, Berdun, qui se dégage fortement dans ce beau paysage ocré parmi les localités environnantes accrochées aux flancs après de la "sierra". L'on bifurque ensuite dans la direction de Biniés, petit village typiquement aragonais rive à son château (XIV-XVème), qui verrouillait jadis l'accès du nord et l'on aperçoit au loin cette cluse, (véritable canyon) de "la Foz de Biniés", qui s'ouvre à la vallée d'Ansó, où seul le Véral (1) a tracé son cours profond et où une route, naguère fort étroite et peu sûre, a été entaillée dans la roche. Ce coin, le plus grandiose de la région, également des plus sauvage, où l'on ne se hasarderait jadis que prudemment, non sans anxiété, ne pouvait dans l'imagination des anciens, qu'être l'ancre du diable et a donné lieu à une délicieuse légende. Une fois franchi ce sombre défilé, profond de plusieurs kilomètres, le massif s'humanise, le panorama s'éclaire et s'élargit soudain découvrant un site admirable constitué par la vallée encaissée du Véral, les premiers contreforts pyrénéens et, à l'horizon, par les cimes du versant septentrional de la chaîne où contrastent intensément les couleurs. Plusieurs kilomètres d'une rampe sinieuse sans vie, de terres abandonnées, avec la seule présence du hameau semi ruiné de Sta Lucia, nous font découvrir au détour d'un rocher, non loin du croisement d'Echo la "Monja" et le "Fraile" (qui s'ouvrent à la "Romendia") (2), puis une vue sur Ansó. Cette belle vallée aux pâturages abondants et étendus a toujours maintenu une vocation pastorale, l'élevage des ovins restant le principal élément de richesse ; on s'y livrait autrefois à quelques cultures en "huertos", nécessaires à la subsistance locale (3). A cette vocation d'origine on s'est adonné récemment à la sylviculture, car la configuration montagneuse et le climat autorisaient cette nouvelle ressource économique.

Ansó, point stratégique dans l'intersection Jaca-Roncal, commande le port de Zuriza et se présente en éperon avec sa massive église empreinte de grandeur qui la domine. Son plan, bien qu'irrégulier reste celui d'un bourg confortablement assis dans la limite de ses défenses anciennes, contenues de part et d'autre par le "rio Veral" et son affluent le "barranco d'a Fuen alta".\* L'habitat rural de type montagnard apte à protéger les habitants des températures



extrêmes, est constitué en majeure partie de maisons aragonaises plus ou moins cossues, avec façades de pierres grises, beaux porches ronds aux cadres blancs ou colorés, parfois armoriés ; portes cloutées à châtières, à ventail simple ou bien double et guichet ouvrant ; fenêtres étroites à l'étage, quelques balcons ouvragés en saillie ou galeries couvertes et cheminées rondes, coiffées d'un capuchon de tuiles qui écrasent un toit bas. D'autres, au contraire, à l'extérieur sud, semblent fortement influencées par l'architecture du Haut-Béarn, et jurent un peu dans cet ensemble harmonieux. Hormis la grande rue agrémentée de minuscules places avec bancs de pierres accotés contre certaines façades et deux rues parallèles qui desservent les maisons formant les défenses extérieures de cet ancien bourg fortifié, d'étroites ruelles attenantes constituent un véritable dédale et permettent de se déplacer de part et d'autre parmi les pâtés de maisons édifiés selon un plan orthogonal qui leur conférait jadis un rôle défensif en cas d'incursion. L'église de style gothique tardif (fin XVIème), à laquelle on accède par un très beau porche couvert, tient une grande nef, et son imposant rétable baroque du XVIIème d'une grande richesse artistique, tant soit peu exubérante, ne pouvait servir de cadre dans son apothéose dorée, qu'aux grandioses cérémonies d'une population tributaire d'un passé plein de traditions. Ses armoiries : deux ours d'argent sur fond de gueules vergetées d'or et gueules en senestre, et sa devise : "Nobilisimo Valle y Fidelisima Villa de Anso" (4), lui furent attribuées par Jaime 1<sup>er</sup>, roi d'Aragon, qui lui concéda d'infinis privilèges ainsi que les territoires frontaliers. (5)

38 Anso domine le "rio Veral" sur les bords duquel quelques huertos mûris-  
 39 sent en "solana" ; on y accède par des sentiers assez rapides, alors que la route venant de Jaca bifurque à l'ouest vers la Navarre et le village de Fago (6) au niveau de l'ermitage de Puyeta, la sortie nord d'Anso reste un chemin de transhumance qui donne accès à ce lieu idyllique qu'est Zuriza, dans son cadre de "Forca de Alano". Son altitude de 875 mètres est à peu près identique à celle de Lescun, cependant son environnement n'autorise aucune comparaison entre ces deux localités. Rien de paradoxal à ce qu'un tel isolement ait contrarié longtemps "les courants transformateurs de la vie sociale", en y maintenant un vigoureux particularisme qui s'y est traduit notamment par la conservation de l'ancien dialecte et des coutumes vestimentaires, aussi le célèbre romancier Pérez Galdós (7) a pu dire au siècle dernier que "les ansotanes méritent une reconnaissance nationale par le fait inattendu d'avoir su conserver leurs costumes archaïques tout en refusant le va et vient capricieux des modes...en dépit des femmes de carabiniers qui seules revêtent la tenue de ville". Cette appréciation toutefois ne nous semble pas évidente, car les ansotanes n'éprouvaient pas encore un désir de grand changement. Tel se présentait à nous le cadre de cette fête des costumes qui en étaient l'attraction et à laquelle nous étions officiellement conviés depuis le jumelage Aspe-Anso, là nous devions découvrir des robes originales dignes d'intérêt, bien différentes de celles du Haut-Béarn : la "basquiña", le "saiguelo" et la "saya". Cela nous a incité à envisager l'étude de cette vêtue si particulière, qui est en quelque sorte "le figurant" de la nature humaine de nos voisins aragonaises et de mieux pénétrer ainsi cette vallée à laquelle nous étions liés depuis des siècles par des traités de compascuité.

## CADRE DE VIE

Comme dans toutes les sociétés antiques, la famille restait en Ansó l'élément fondamental de ce groupement autochtone.

La "casa" en Haut Aragon désignait en effet cet abri familial qui réunissait plusieurs générations, véritable cellule de vie, à la fois élément de droit coutumier, de vie sociale et sentimentale, où se maintenaient, sous un régime patriarcal les usages d'un mode de vie primitif qui en était l'origine. Pièce foyer comme en Béarn, la cuisine "o fogaril" était la pièce principale de l'habitation où l'on entretenait le feu, source de vie à l'instar des lares antiques, et ce que nous conviendrons d'appeler "la vida hogareña" résumait tous les actes de la vie familiale qui convergeaient autour de la hotte circulaire de la cheminée et par voie de conséquence, tous les éléments familiaux qui survenaient. L'ensemble familial de la "casa" constituait un tout indissociable et restait la base de la structure économique, aussi chacun essayait-il de vivre en autarcie, en fournissant le maximum nécessaire à son entretien et à son existence. Dans ce contexte la maîtresse de maison la "dueña de casa nuestra", au même titre qu'en Béarn la "daüne" (gardienne tutélaire du foyer), présidait à l'économie domestique. En effet, dès les débuts d'octobre, lors des premières neiges, suivant la pratique de la libre jouissance et du libre parcours, s'organisait la transhumance d'hiver des troupeaux à travers la "Ribera" (8) aux marges de l'Ebre ; où des liens séculaires (9) fondés sur cette industrie s'étaient établis entre la montagne haut-aragonaise et les basses terres des rives, de sorte que les affinités y étaient plus aragonaises que navarraises. Cependant certains troupeaux hivernaient sur place. Il arrivait durant cette période, que certaines ansotanes, pour gagner quelque argent, partent à travers l'Espagne, accompagnées d'un enfant pour vendre des plantes médicinales et du thé aromatique de la "Sierra de Focada", herborisées durant l'été, leur vêtement semi-médiéval incitait à la curiosité des citadins. Cette conjoncture leur permettait entre autre de faire l'acquisition de bijoux et d'accessoires de la tenue habillée. Au mois de mai, hommes et bêtes rentraient à Ansó pour rejoindre les territoires communaux indivis de pâturages ou "puertos", la période de tonte intervenant entre temps. L'état de pasteur transhumant exigeait pratiquement un renoncement à la vie de famille (10), il incombait donc aux femmes, outre l'administration intérieure de la maison (10b), qui comportait notamment l'intégralité des travaux domestiques et l'économie familiale, de s'occuper assidûment, avec l'aide des enfants ou de personnes âgées, de ces rudes travaux des champs avec une ténacité, dénotant en elles la force des hérités montagnardes. Il arrivait cependant que les hommes dont les troupeaux paissaient non loin d'Ansó descendent à l'occasion des travaux de fenaison pour seconder leur épouse. De taille plutôt moyenne, (1,60 à 1,65 m environ), la femme ansotane nous paraît être une femme très équilibrée, car en dépit des durs labeurs auxquels elle était astreinte, elle conservait toute sa féminité et sa démarche ne manquait ni d'élégance ni de noblesse, l'habitude de porter sur la tête la "ferrada" (pour l'approvisionnement de l'eau), ou de lourdes charges, lui donnait un maintien majestueux, que l'on retrouvait notamment dans le port de la "saya".

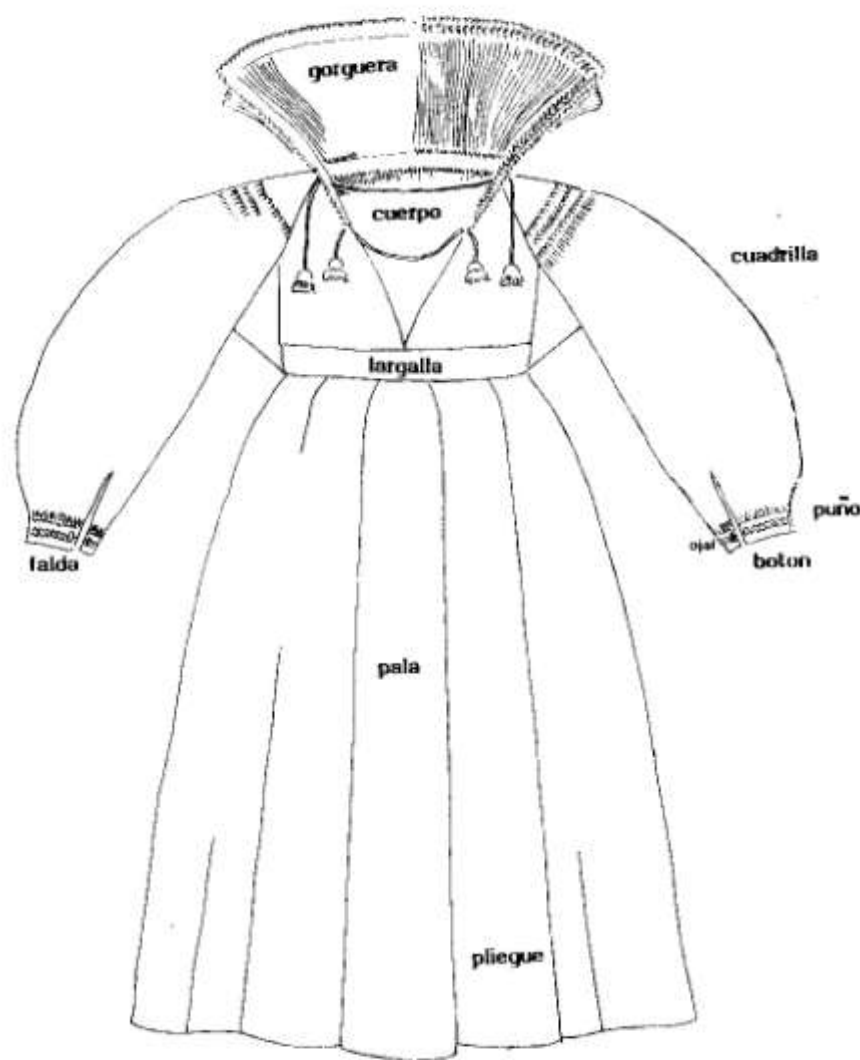
## COUTUME VESTIMENTAIRE

Répondant à des institutions anciennes liées à l'originalité géographique et au passé historique, les vallées d'Ansó et d'Echo, ont maintenu une permanence des structures sociales, soutenues et mises en évidence par l'existence d'un costume local, qui en était l'extériorisation la plus expressive.

Un phénomène sociologique, dû probablement au fait que le milieu économique et culturel de ces deux vallées y est meilleur, voulait en effet, qu'en dépit d'un mode de vie identique au sein des vallées voisines, dans la limite des Provinces de Navarre et de Lérida, des modalités vestimentaires très particulières, plus riches et plus variées, s'y soient maintenues plus longtemps. (11).

Nous nous rangeons à l'avis de Mr Ricardo del Arco, pour reconnaître que la basquine du village d'Echo (chesá), par la simplicité de son ordonnance, semble être de toute évidence plus primitive que celle d'Ansó, malgré leur similitude (12). Cependant, des contacts plus assidus avec la plaine et peut-être le fait de ne plus obtenir la teinte qui caractérisait la bayette d'Echo (13), ont voulu que cette vallée se séparât plus tôt de ses traditions séculaires que celle d'Ansó, dont l'isolement d'une part, et le code vestimentaire qu'édictait un rigoureux formalisme d'autre part (dont on ne pouvait déroger sans encourir pour autant la réprobation) semblaient figés dans un monde déjà révolu. Une seule ansotane, Mademoiselle Maria Mendiara Navarro de Casà Soro (14), dernier symbole, revêt encore journallement ce costume dont elle fut dotée et qu'elle ne saurait par ailleurs abandonner. La disparition définitive de ce costume populaire a suivi de peu celui des différentes vallées pyrénéennes françaises que nous situons au tout début du siècle. Si nous admettons cependant qu'au début de la guerre civile espagnole, la moitié de la population adulte ansotane revêtait encore le costume traditionnel (15), nous reconnaitrons sans réserve que, comme dans la majeure partie de l'Europe, la fin de la première guerre mondiale et l'évolution rapide qui s'ensuivit ont contribué à l'abandon de ces institutions anciennes, qui ne répondaient plus à l'actualité (16). Aussi est-il nécessaire de nous transposer plus d'un demi-siècle en arrière pour mieux en authentifier les atours.

Les détails des trousseaux anciens relevés dans les minutes notariales d'Ansó (17) nous apprennent que l'épousée "novia" apportait par contrat outre ses "bienes, muebles y sitios", une somme d'argent et "los vestidos de llevar y de costumbre", ou "las ropas joyas y alajas" (faisant partie intégrante des biens), que nous traduirons par cet ensemble de vêtements et accessoires de la tenue habillée ou journalière prescrits par la coutume locale. Cependant, des variantes importantes intervenaient dans cette distinction selon l'état, la condition sociale (permettant ou non le respect du détail des divers accessoires), les circonstances qui présidaient à la vie (travaux, événements de famille et fêtes majeures, ou les saisons). Et nous devons différencier le vêtement de fête des vêtements appropriés aux cérémonies religieuses qui restaient des vêtements d'église. Dans cette séparation de la tenue habillée on situait selon le coloris de certains accessoires, l'état de la personne "de vivo" (de vivant), pour les personnes non affectées par un deuil, "de luto" dans les circonstances d'un



CAMISA

V.L. 83

42  
43

deuil (veuves ou proches du défunt) ; et de "alivio de luto" dans le demi-deuil. Ce qui revient à dire, qu'outre le vêtement de travail quotidien "de diario" (bancal)\*, la femme détenait dans son vestiaire ses vêtements habillés que nous dirons de fête et ses vêtements d'église et de deuil qui étaient transmissibles et ceux de sépulture ; et si nous faisons la synthèse des différentes modalités vestimentaires et de l'originalité qui s'en exprimait, nous croyons pouvoir émettre l'opinion que le costume de l'ansotane restait le plus imposant des Pyrénées espagnoles. Les couleurs noires et vertes (18) qui le composaient étaient des couleurs prédominantes dans la zone nord-ouest des Pyrénées, le noir étant par tradition la couleur primitive d'origine ibérique renforcée par la mode du XVIème siècle.

Si nous excluons le "saigüelo colorau" (robe longue de couleur rouge portée durant son enfance par la fillette), nous devons préciser que l'époque de la puberté (alliant la considération de l'âge sur le rapport du discernement et la capacité des actes de mariage), justifiait chez la "moza" le port des trois robes habituelles de la femme : la "basquifia", le "saigüelo" et la "saya". Les tissus qui les composaient étaient de bayette de production locale, souvent fait maison et à cet égard il ne faut pas oublier que, parmi les divers travaux domestiques déjà évoqués s'incorporaient, non des moins importants, ceux du filage de la laine et du lin, du tissage et de la confection des vêtements qui s'effectuaient à la morte saison avec le concours de femmes âgées et de jeunes.

## TRAVAUX DE LA LAINE

Il était de tradition que les troupeaux qui hivernaient aux abords de "la Ribera" rentrent à Ansó à la Sainte Croix de Mai pour estiver ensuite dès la mi-juin. Durant ce laps de temps intervenait la tonte des moutons. Cette opération nécessitait la présence de plusieurs tondeurs qui procédaient selon un rite déterminé. La laine destinée à la vente (jadis exportée partiellement en Béarn) (19), était enveloppée dans des couvertures et séparée de celle réservée aux besoins domestiques, notamment la noire qui n'étant pas teinte résistait au soleil et à la transpiration et dont l'usage répondait à la confection de tissus ordinaires. La laine en suint était ensuite apportée dans de grands paniers d'osiers et plongée dans les bassins d'irrigation des champs, car le Véral n'avait pas assez d'eau pour cette opération ; on la secouait énergiquement afin d'en extraire les impuretés, puis on la mettait à sécher au soleil sur les pierres de la rive durant deux à trois jours. La laine était alors démêlée à la main par de vieilles femmes afin d'en extraire les particules dures, puis cardée à "l'o rastrillo"\* (brosse garnie de pointes métalliques), et peignée, c'est-à-dire déchirée dans tous les sens par des jeunes filles ; alors seulement elle était apte au filage, travail qui restait généralement l'apanage de la "dueña de casa"\* et des jeunes. On l'enroulait par paquets à la partie supérieure d'une quenouille en noisetier, la "ruca"\* , la partie inférieure étant introduite dans la ceinture du tablier qui la maintenait. La fileuse, de sa main gauche, tirait la laine dans le sens des fibres, les tordaient entre le pouce et l'index (en les humectant régu-

lièrement de sa salive) et enroulait le fil ainsi obtenu autour d'un fuseau. Ce fuseau de forme conique avait sa partie supérieure "fusera"\*, entaillée d'une rainure en spirale "o hilerá"\*, pour laisser passer les brins torsadés, la partie inférieure étant terminée par une fusaiöle en bois la "roda"\* qui donnait la rotation nécessaire pour l'obtention du fil. Le fuseau à tordre comportait en outre un crochet et les mouvements imprimés déterminaient la torsion désirée ; le fil était ensuite mis en écheveaux et lavé. Celui qui était destiné au tricotage était retordu, par contre celui qui était réservé au tissage était seulement filé. La laine se file encore à Ansó, mais seulement pour le tricot. Il faut préciser que l'outillage nécessaire à ces travaux était de facture locale.

## TRAVAUX DU LIN

Parmi les travaux de filage, l'on rangeait également ceux du lin et du chanvre (dont l'élaboration s'avérait des plus fastidieuses), qui donnaient la matière nécessaire à la confection de la lingerie du corps et de ménage. Un coin du "huerto" dit le "linar" était réservé à la culture du lin dont la récolte, par principe suffisait aux besoins domestiques ; on cultivait également un peu de chanvre. Ces plantes textiles se récoltaient à la fin de l'été et leur préparation au tissage restait la même. Arrachées par poignées, étalées puis brunies au soleil on les soumettait au rouissage (opération qui consistait à les laisser désagréger dans l'eau afin d'en détacher la filasse de la partie ligneuse), puis on les séchait tour à tour au soleil et au four. La tige en était ensuite écanguée (c'est-à-dire brisée) dans une broie, la "gramadera"\*, (sorte de lame en bois mobile non tranchante maintenue dans une rainure fixe par une cheville, que l'on rabattait à coups réguliers). Ce travail exténuant mené debout, faisait éclater le tuyau desséché de la plante, en sorte qu'il ne restait à la main de l'ouvrière, que la filasse (amas de filaments grisâtres, de lin ou de chanvre détachés dans toute leur longueur de la tige). L'ansotane assise, raclait ensuite par poignées ces filaments sur ses genoux au moyen d'un outil en bois la "foracha"\*, puis afin de mieux en assouplir la filasse la battait avec une palette en bois la "espatiella"\*, sur l'angle saillant d'un escabeau renversé. Le sérançage au cardoir "o rastrillo", qui suivait n'avait d'autre effet que de séparer "rastrillar" le rebut grossier et l'étope des fils plus fins destinés à la belle lingerie. Formé en flocons ce lin enfin prêt au filage garnissait la quenouille (20) et y était maintenu comme la laine par un ruban ou un lien. Le filage du lin et du chanvre était plus délicat que celui de la laine, car les fibres végétales étaient plus rugueuses (21) que les fibres animales ; néanmoins les soins particuliers apportés par certaines fileuses (22) permettaient d'obtenir une toile plus fine. Les travaux de lin et de chanvre ont théoriquement cessé à Ansó, à peu près à la même époque où les femmes renonçaient au port de la "basquiña". Chaque femme avait, en effet, sa méthode pour filer et tisser.

## TISSAGE

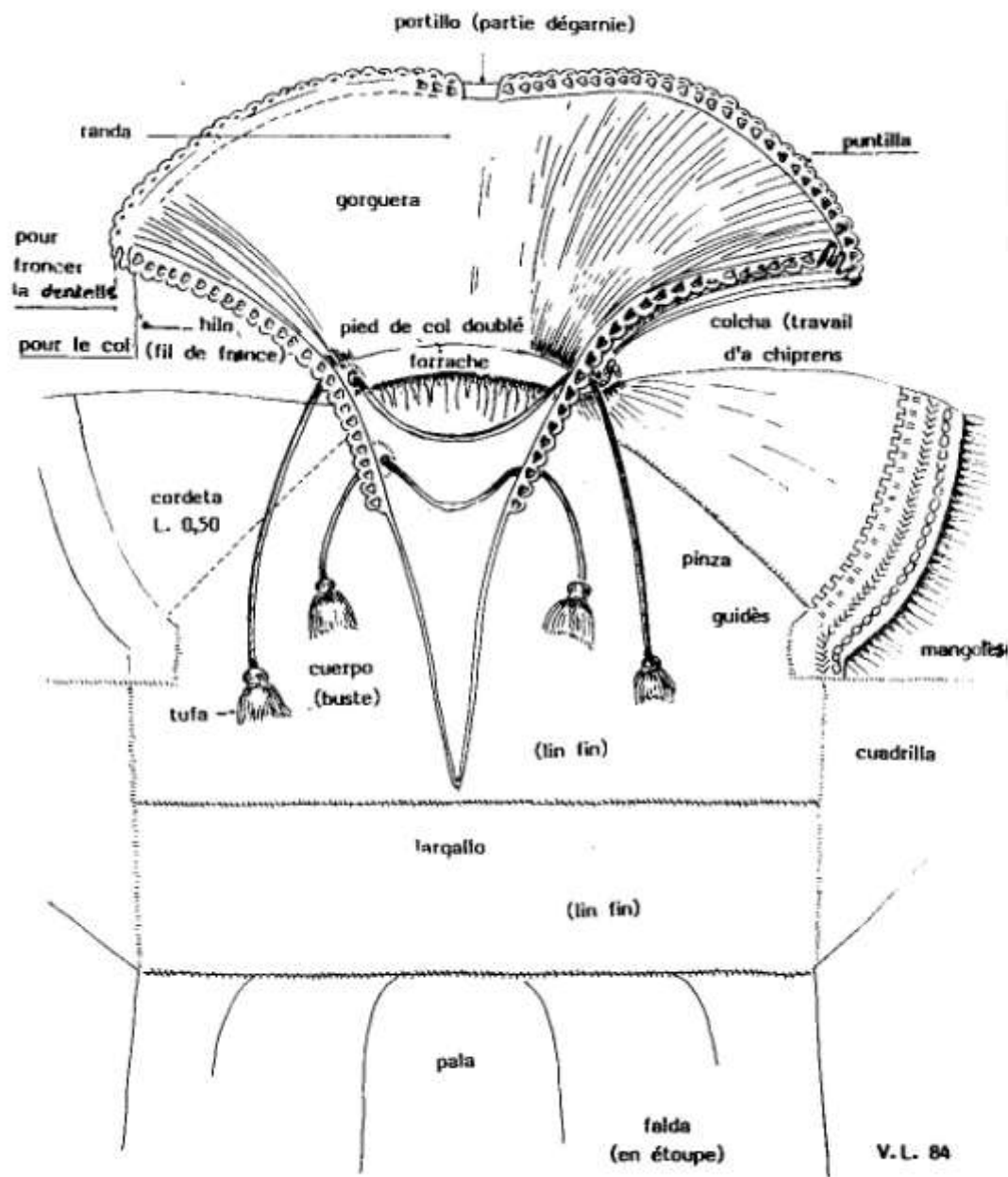
Lorsqu'on avait obtenu une quantité suffisante de fil pour entreprendre le tissage d'une pièce d'étoffe, il était apporté chez le tisserand par l'intéressée qui aidait ce dernier à monter sur le métier "o tela"\*, ourdir la chaîne et à enrouler ensuite sur les navettes au fur et à mesure du travail la quantité approximative de fil nécessaire à la réalisation de la trame. On dénombrait trois à quatre tisserands voici une cinquantaine d'années et leur paiement s'effectuait en matière première ou en nourriture. Il semble qu'anciennement la majeure partie des ansotanes tissaient elles-mêmes le drap et la toile qui leur était nécessaire et n'avaient seulement recours à un professionnel local que pour obtenir un tissu plus fin ou une trame plus compliquée ; exceptionnellement on portait le fil à Jaca. Le drap obtenu avec la laine locale était la "bayeta" qui servait à la confection des différentes robes la "basquiña", le "saigüelo", la "saya" ; la différence de qualité de tissu et de poids que l'on constatait cependant ne provenaient seulement que des différences de filage et de tissage, car la bayette destinée à la basquine était plus fine que celle des robes d'église qui était dite "sayal"\* (23), seule la teinture faite à Jaca était uniforme. En effet, quand la pièce de drap de bayette était levée de dessus le métier, on ôtait les nœuds de fils, pailles et fibres qui y adhéraient et on l'apportait au moulin à foulon d'Ansó pour l'apprêter. Préalablement mouillée, elle était déposée dans des auges de bois où des pilons mûs par une roue à eau, frappaient avec force. Afin de la dégraisser on jetait de l'eau savonneuse ou de la terre glaise délayée, ce traitement augmentait l'épaisseur du drap lui donnant douceur et uniformité.

44

45

## TEINTURE

A la sortie de la foulerie ce drap était apporté à la teinturerie de Jaca. Nous devons à Monsieur Eduardò Cativiela Pérez, l'excellent travail sur les procédés tinctoriaux utilisés par la teinturerie Gavin (24) de Jaca pour obtenir ce vert bleu légèrement foncé, que nous qualifierons actuellement d'"ansotan" (25) et que nous analyserons ci-après : la teinture de base utilisée était le pastel dont la semence provenant de l'Albigeois était cultivée en Haut-Aragon. Cette plante venue à maturité était hachée puis séchée par tas sur place, car il s'en exhalait une odeur désagréable. On la stockait ensuite à la teinturerie de Jaca où elle était versée dans un grand baquet de bois qui recevait l'eau d'une chaudière. La difficulté résidait dans le fait de rendre ce bain propre à teindre, et en dépit de l'expérience acquise, il arrivait fréquemment au teinturier d'être obligé de reconsidérer l'opération avec beaucoup de soins afin d'atteindre la teinte désirée. Les auges de bayette étaient ensuite immergées et flottées dans cette teinture chaude que l'on agitait souvent pour maintenir la couleur acquise, afin qu'elle ne meure pas. Le drap était ensuite rincé dans l'eau courante, puis séché. Des procédés plus récents utilisés pour améliorer la technique de la teinture n'ont pas réussi à atteindre l'éclat de ce vert si prisé par les ansotanes,



CAMISA

et il est probable, comme le précisait Monsieur Cativiela Pérez, que la divergence de couleur qui en résultait, ait précipité la "basquiña" en désuétude. La dernière opération consistait ensuite à lustrer le tissu dans une calandre.

## MATERIAUX

Selon leur destination à des vêtements d'église ou simplement à la robe usuelle habillée, les tissus étaient grossiers "sayal" ou plus fins mais de facture locale, rarement manufacturée. On constate cependant qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle on avait parfois tendance à acheter en ville du tissu en provenance de Catalogne, et l'on sait que soieries, brocarts, moires, velours, satins, flanelles, étamines et cotons, ainsi que les tabliers, mouchoirs de têtes et rubans (accessoires de la tenue habillée) venaient de tout temps à jamais de Saragosse mais également de France.

## TRAVAUX DE COUTURE

Les travaux de couture s'inséraient parmi les autres travaux domestiques notamment l'hiver où l'on se tenait particulièrement à la maison, aussi n'était-il pas possible de déterminer le temps exact nécessaire à la confection d'un vêtement qui restait fonction du temps disponible à cet effet, et de la rapidité d'exécution. Tout s'accomplissait d'après un patron immuable, que se transmettaient les couturières et la différence qui pouvait en résulter provenait seulement de la morphologie de l'intéressée (26). La coutume avait en effet maintenu un genre de robe droite très ample, constituée par un corsage plat doublé d'où tombait une jupe plissée. Le corsage par lui-même se limitait dans le cas de la basquine et du "saigüelo" à une pièce à épaules étroites qui offrait un décolleté carré et permettait une large emmanchure pour la chemise.

L'étude que nous avons entreprise nous a permis de constater que le métrage de tissu nécessaire à la confection des trois robes (basquiña (27), saigüelo (28) et saya (29)) était tel, que la quantité emportait sur la qualité qui n'était que grossière. La comparaison de cinq vêtements anciens, identiques et de différentes provenances, que nous avons examinés alternativement nous autorise à dire que le métrage de la jupe variait de 3,40m à 7,20m de largeur selon le genre de robe auquel il était destiné, le rapport de poids s'établissant comme suit :

basquiña	3,250 à 4 kg
saigüelo	4,500 à 5 kg 5
saya	7,250 à 8 kg 750
camisa	1,100 à 1 kg 400
enagua	0,400 à 0 kg 500

celà nous a permis, selon chaque catégorie, de déterminer le poids moyen de bayette utilisée au m<sup>2</sup> soit :

- plus d'un kilo pour la basquine
- un kilo pour la saya
- moins d'un kilo pour le saigüelo

(ce qui reste une approximation, bien que ces deux dernières apparemment soient de même texture).

## COSTUME D'ENFANT

Comme nous l'avons précisé, au sortir des langes jusqu'à l'âge pubère, la fillette portait le "saigüelo colorau" ou "colorado". Aucune particularité ne distinguait la petite fille du petit garçon dans la tenue "o baldeño". Le bébé quel que soit son sexe, portait communément un béguin "o gorro" (bonnet à quartiers, encadré d'un feston en lin ou en toile fine de couleur blanche, occasionnellement en couleur. Il était vêtu d'une chemisette "camisa" et d'un tricot "o chibon" en molleton de laine "muleton", et langé dans "os baldenos", puis enveloppé dans "a faxa", sur laquelle on mettait une large ceinture en tissu de lin ou de laine fine tissée de couleur rouge ou blanche. Pour la cérémonie de baptême, il était coiffé d'un joli béguin "gorro de bautizo" taillé dans une chute de tissu de couleur uni, parfois fleuri (maintenu par une cordelière rouge), de cette coiffe pendait un assortiment de rubans de soie, moire ou de dentelles "cintas" qui l'agrémentait. On le revêtait d'une robe blanche rehaussée d'une ceinture composée d'un large ruban de soie rouge à motifs jaunes "faxes" et d'un tablier minuscule en soie rouge "pañuelo". L'expression retenue communément pour ce jeune âge étant : "yé un zagal de faxadero". (30).

Dès que la petite fille abandonnait le costume commun aux bébés des deux sexes, on lui mettait alors le "saigüelo colorau" (robe rouge) composé d'un cotillon haut à corsage tenant, qu'elle portait également comme tenue de cérémonie pour la confirmation (31). Le "saigüelo colorau", par le fait, constituait le costume de classe d'âge. Coupé dans de la bayette de couleur rouge (32), ce vêtement était cousu dans les mêmes conditions que le "saigüelo" ordinaire dont il restait une réplique réduite. Cette robe longue semblait parfois courte au regard de celle des adultes, car par mesure d'économie on avait tendance à en prolonger l'utilisation chez une enfant qui grandissait constamment. De manière inusable, on la transmettait à une autre enfant ou on la conservait. Cette robe n'était rénovée que pour la confirmation. Ce vêtement était constitué par un bustier liséré de noir aux ouvertures, d'où descendait la jupe bordée d'un biais de bayette jaune "ribetiau" amarillo", qui était plissé selon l'ordonnance d'usage. Le "saigüelo colorau" se revêtait sur la chemise et laissait apparaître un col simple rabattu et le bouffant des épaules orné de broderies au point de croix, car les bras étaient pris dans de fausses manches retenues à l'arrière par un ruban. Les jours de fête ces manchettes étaient de couleur blanche et bordées de tissu rouge avec une chute de rubans rouges aux poignets ; un large ruban en soie à motif floral les unissait au dos. La coiffure

consistait en une tresse liée par un ruban de soie rouge (33) ramenée au-dessus de la tête d'où retombaient sur le front deux mèches en forme de corne, et le bijou étalé était un grand reliquaire rond ou ovale en argent ouvré suspendu à un ruban rouge, ou une "joya" qui était un petit "sofocante" et généralement un scapulaire. Une aumônière ou "limosnera" pouvait être utilisée dans certaines cérémonies. La chaussure en était "l'abarca de corregel".

## COSTUME FEMININ

Désireux d'en rendre l'étude plus compréhensible nous diviserons ce travail en plusieurs chapitres traitant notamment de la lingerie de corps, des accessoires du costume, des ornements extérieurs et parures, de la coiffure, des chaussures, enfin, de l'origine et de la description des différentes robes et du deuil.

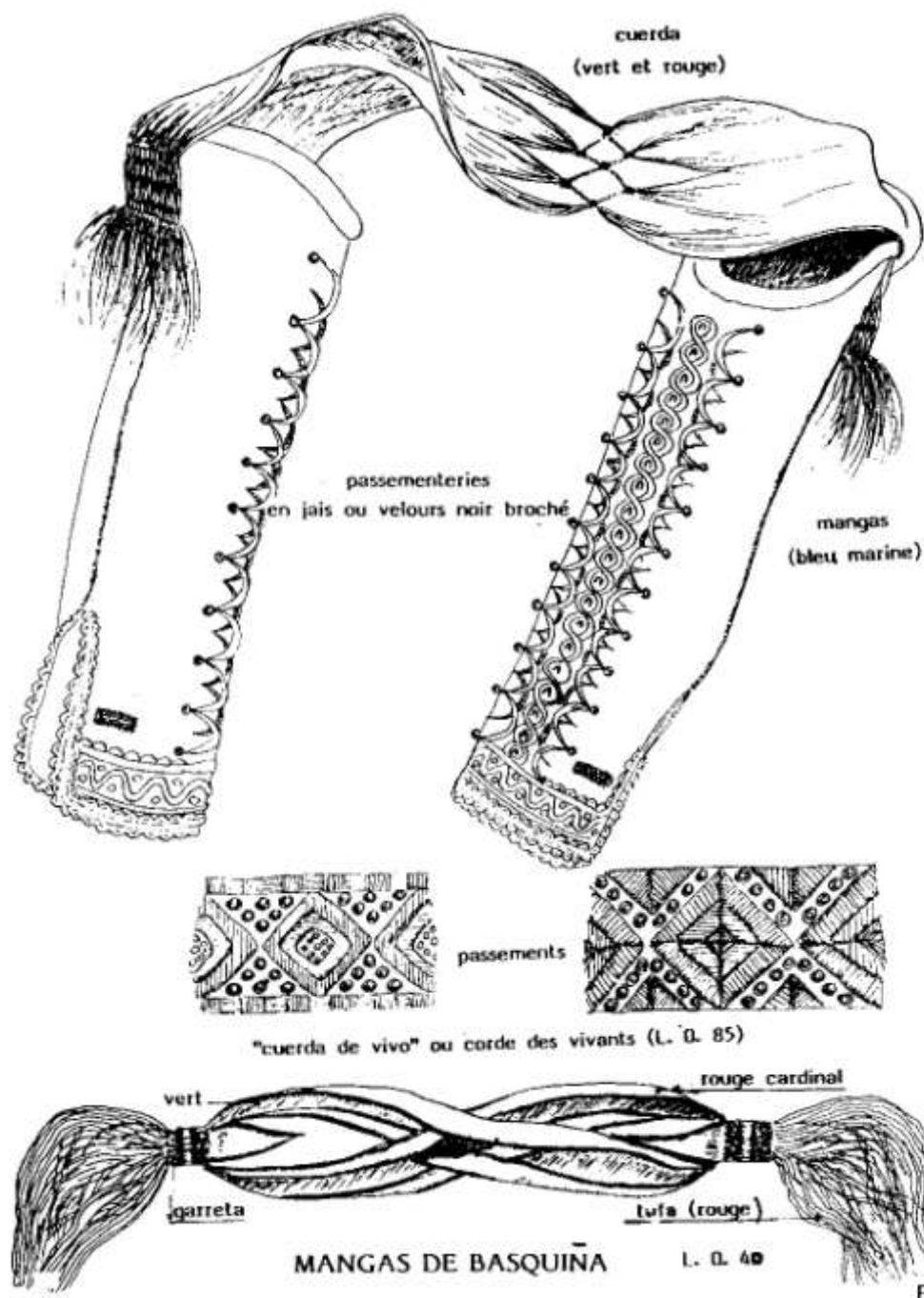
### Lingerie

48  
49

Le linge de corps comprenait seulement la chemise, le jupon et le bonnet "o tocau", qui fera l'objet d'une étude spéciale au chapitre coiffure. Comme dans toutes les Pyrénées, le port de la culotte et du corselet était ignoré à Ansó et ne sera adopté que par une nouvelle génération.

### Chemise

La chemise "camisa", en elle-même symbolise tout un art de couture, tant par la difficulté dans l'exécution que par l'élégance de sa grande collerette plissée, fortement empesée et garnie de dentelle, qui s'épanouissait en éventail autour de la tête qu'elle encadrait ; sans remonter à la chaise de l'époque médiévale dont nous retrouvons certains détails, il est incontestable que son aboutissement semble figé au début du XVII<sup>e</sup> siècle dont elle présente les caractéristiques (34). Anciennement elle constituait à la fois une robe d'intérieur et un vêtement de nuit (35), et durant les travaux de l'été restait, avec le jupon retroussé comme en Béarn, la tenue des champs (36), (elle n'était retirée que lorsqu'elle était dite "sufrida", c'est-à-dire de couleur isabelle (37). La chemise comprenait le "cuerpo" (corsage) et "a falda da camisa" (la jupe) ou basque de la chemise, et la matière utilisée restait le lin filé maison "lino casero" (38) ou de provenance locale, qui avait les avantages particulièrement appréciables de légèreté, de fraîcheur et de facilité de nettoyage conciliant les impératifs d'un climat de montagne avec la nécessité des travaux quotidiens. "Le cuerpo" était généralement de lin, parfois de chanvre, par contre la "falda" ou partie inférieure qui descendait habituellement au-dessous des genoux était de tissu grossier d'étope "estopazo" celà afin de prévenir l'usure, et pour certaines raisons d'hygiène (l'étope absorbant mieux que le lin), nous retrouvons d'ailleurs ces mêmes caractéristiques dans le genre de chemise adopté en Haut-Béarn. Son poids variait de 1 kilo 100 à 1 kilo 400, de même que la hauteur 1 mètre à 1 m 15 environ selon la stature de la personne. Les trous-



50  
51

seaux que nous avons consultés font état selon la condition sociale d'un apport d'une demi-douzaine à deux douzaines de chemises tant ordinaires qu'habillées (dont seulement un à trois articles habillés), ce qui les différenciat tenait seulement à la matière utilisée qui était de lin fin dans le second cas, car la coupe et la confection restaient les mêmes. L'exécution des différentes parties d'une chemise demeurait l'apanage de la femme ansotane qui dès son jeune âge était initiée à la couture et savait confectionner la lingerie de ménage. On ne saurait estimer avec précision le temps qui lui était indispensable pour mener à bien cette tâche déterminée parmi les différents travaux qui lui étaient dévolus, on retient toutefois la valeur d'un mois à la morte saison.

Robe de dessous, la confection de la chemise n'exigeait pas de mesures rigoureusement exactes puisqu'en aucun cas elle ne s'adaptait aux formes du corps, aussi se fait-on par principe plus à l'approximatif qu'à un patron qui, dans la circonstance n'avait pas son utilité.

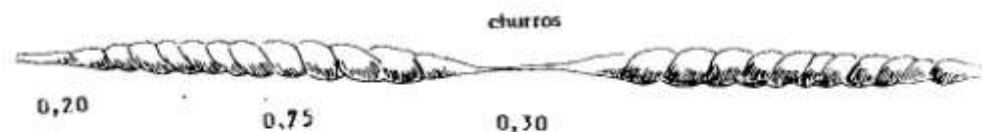
Le bustier néanmoins restait inchangé et la différence ne pouvait nécessairement reposer que sur la partie inférieure, c'est-à-dire la jupe qui variait de 70 cm à 90 cm : nous constatons en outre dans tous les cas que la hauteur de la collerette en éventail est de 12 cm et la longueur des manches 50 à 65 cm environ. Il semble donc que seuls des cas d'espèce (obésité ou taille excessive) aient pu contrarier les données générales de ce modèle. Bien que l'étoffe utilisée pour le corsage et la jupe ne soient pas la même et qu'apparemment il paraisse loisible de commencer le travail selon son choix, cependant par tradition on s'attachait tout d'abord à la réalisation du "cuerpo" (corsage) qui était très longue et très complexe, et s'effectuait selon des règles fixes. On déterminait tout d'abord une hauteur de 12 cm sur la toile de lin destinée au "cuerpo" pour faire la collerette ou "gorguera" (39). Cette "gorguera" n'était autre que le prolongement du bustier de la chemise sans découpe et sa largeur équivalait à la largeur du tissu. La "gorguera" de conception "XVIIème formait un éventail de plis empesés convexe à l'arrière et s'ouvrait en pointe à l'avant sur le "largallo" (bande de tissu de lin qui unissait le corsage à la jupe). Elle se composait de trois parties : "a colcha", "la gorguera" et la "randa".

"A colcha" restait la partie extérieure de la base de la collerette dont le travail en nid d'abeilles s'appelait "chiprens", ce travail permettait de fixer les fronces en bordure et terminer le plissé en haut de la collerette "el plisado". La partie intérieure était renforcée d'un pied de col de 2 cm appelé "a forracha". La relation anatomique retenue par les ansotanes pour effectuer le travail d'a "chiprens" s'évaluait ordinairement par la mesure d'une main déployée "palmo" en ajoutant une longueur de pouce. Cette broderie à base de 5 à 13 points, était tellement minutieuse dans son exécution que l'aiguille piquait dans la trame du tissu sans jamais couper un fil par moitié. Aussi les garçons qui essayaient une déception d'une jeune femme négligente ou paresseuse la défiaient en fredonnant cette "copla" malicieuse :

"\*Apprendies antis a fé, a colcha de nueve meses,  
y no sabiés aprende la chiprens, cinco y treses"

que l'on peut interpréter par :

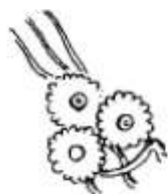
"Il t'est plus facile de te faire engrosser



motifs de mouchoir de tête



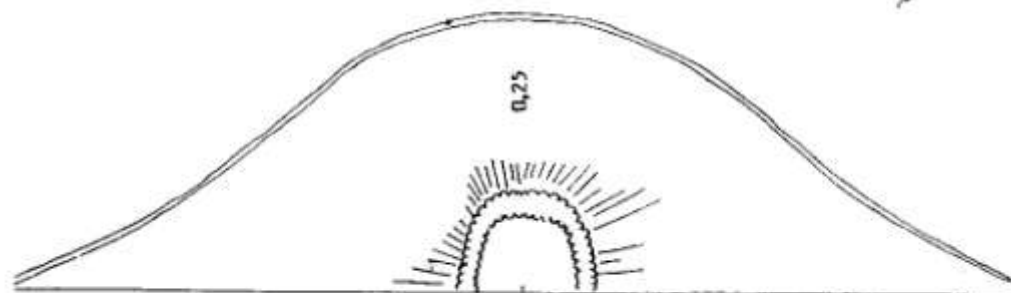
motifs de mouchoir de tête



peinado de mujer



port de la  
sous coiffe "o tocado"



"o tocado"

COIFFURES

que de t'adonner à confectionner "l'a chiprens".

"A gorguera" était le col en lui-même (8 cm), il était plissé et son empesage s'effectuait à l'aide d'une cheville de bois pointue dite "recrebado" qui sillonnait les entre-plis et les mettait en valeur. En fonction de la longueur de l'encolure, les plis étaient plus ou moins creux et nous avons déterminé une variante de 124 à 156 petits plis.

"La randa" était une dentelle aux fuseaux qui garnissait l'éventail de la colerette et descendait au-dessous "d'a colcha". On la confectionnait sur un coussin spécial appelé "randero", avec du fil maison. La "randa" composée de "puntillas" avait 2 cm de large et nous estimons le haut du col déployé à une longueur de 1m,35 environ. Afin de faciliter la cambrure de ce col en arrière, la partie centrale était dégarnie de dentelle dans la limite de 4 plis "portillo" et un fil de fronces qui coulissait intérieurement permettait de resserrer la dentelle, alors qu'un autre situé en haut de la "gorguera" fronçait la colerette. Ces fils de fronces pendaient d'un seul côté. Par contre, pour fermer l'échancrure du corsage on utilisait deux cordons en lin d'une longueur théorique de 56 cm (qui variait toutefois selon le tour d'encolure). Ces cordons dits "cordetas" (40) étaient garnis à leurs extrémités d'une touffe de brins de lin "tufa", en forme de pompons "borla", qui pendaient sur le "cuerpo".

52  
53

Le "cuerpo" ou corsage était la continuation du col. Une bande rapportée (formant ceinture) de 3 à 5 cm "o largallo" prise sur la longueur de la toile destinée à la manche allongeait ce corsage. Le "cuerpo" mesurait généralement 27 cm de haut (de l'épaule au sommet de la jupe), et ne couvrait que partiellement la poitrine ; de ce fait l'échancrure permettait à peine la sortie du sein pour allaiter l'enfant. Le haut de l'épaule qui formait un raglan de 9 cm, "pinza" était la prolongation sans couture du col. Il était doublé intérieurement et son extrémité froncée sur 20 cm.

"Os mangotes", c'est-à-dire les manches, qui étaient bouffantes, nécessitaient une largeur de tissu de 75 cm sur 60 à 65 cm environ, et la partie supérieure que l'on fronçait sur 0m,20 rejoignait les fronces de l'épaule (41), ce qui permettait le travail de "guides". Par "guides" on entend un ouvrage de broderie décorative fait en point de croix (pour lequel on utilisait deux fils de coton de couleur violacée "cardeño" et café "naranchado"), qui s'effectuait toujours avant de monter le gousset et de coudre les manches. Le montage des poignets en biais "a labo d'os puños", restait également un travail d'aiguille et le point d'ornement était dit "casico" (unido con pie de mosca) ; mais en dernier lieu il arrivait que pour pallier cette difficulté, l'on utilise un galon fantaisie manufacturé provenant de la ville. Le bouton utilisé "boton", était en fil de lin blanc tressé "hilo tranzado" comme en Haut-Béarn, et la boutonnière qui le recevait était dite "ojal". Afin de donner plus d'aisance, la coupe de manche adoptée était à gousset "cuadrilla". Cet empiècement triangulaire qui élargissait l'emmanchure équivalait à une longueur de 16 cm environ (prise sur la largeur d'une trame), et se plaçait à partir de la bande dite "a largallo" afin de ne pas empiéter sur la jupe.

La jupe ou "a falda d'a camisa" était la partie de la chemise la plus simple à exécuter. Coupée dans un tissu épais, dont la hauteur variait de 70 à 90 cm

selon la taille, sur une largeur de 1m10 environ, cette partie de vêtement n'avait qu'une couture sur le côté et pas de pointe à sa base ; elle comportait en outre des plis plats "pliegues" à l'avant et à l'arrière, partant d'un pli central dit "pala". La jupe était raccordée au corsage par trois pinces à l'avant et quatre à l'arrière. La confection d'une chemise s'effectuait toujours en coutures rabattues. Le blanchissage du linge avait lieu tous les deux mois environ, mais plus fréquemment à la belle saison, cela pour des raisons de commodité. L'on entassait le linge dans un cuveau en ayant soin de placer le gros en dessous, et l'on coulait durant plusieurs heures (10 à 15), la lessive (42), qui était recueillie, réchauffée graduellement et reversée, puis l'on rinçait dans l'eau courante. Il n'en était pas de même des chemises que l'on immergeait et lavait partiellement, car il fallait éviter de mouiller les broderies des "guides" ou des poignets (qui pouvaient déteindre), et la collerette elle-même. Cette dernière était lavée séparément, car on mettait à plat et on la nettoyait pli à pli ; on nettoyait également les poignets. La chemise était ensuite égouttée puis séchée. Seules les chemises habillées avaient les plis de la collerette empesés ; pour cela on les plongeait dans un empois de froment pur qui donnait l'apprêt nécessaire pour obtenir la raideur désirée.

### Le Jupon

Le jupon "enagua" ou "cotillon de dessous" (vêtement mixte semi intérieur ou semi extérieur), descendait jusqu'aux chevilles. D'une longueur de 75 cm environ et d'un poids oscillant de 0,400 à 0kg500, cet élément féminin était composé dans de la toile de coton, (les motifs étant à rayures ou carreaux). Parmi les coloris offerts nous avons retenu des cotonnades à fines rayures bleues et blanches, rouges et bleues et noires, roses, bleues, rouges et vertes, vert liseré de blanc et bleu liseré de rouge avec raie noire pour les souligner, et des vichy à carreaux blancs et gris ou blanc et bleu. Les trousseaux font mention généralement d'une demi-douzaine de jupons et leur utilisation selon les circonstances ou les saisons était de un ou deux (toujours deux en hiver). Le jupon prenait la taille au moyen d'une ceinture de tissu qui fermait à l'aide d'un bouton ou d'une agrafe. Dans la tenue habituelle des travaux domestiques et des champs dite "bancal", afin de donner de l'aisance, la "basquiña" était relevée et nouée à l'arrière, découvrant ainsi le jupon qui devenait la jupe sur laquelle s'ouvre la robe, en France au XVIIème on la disait "friponne". Durant les journées accablantes de l'été, il arrivait que l'ansotane se devête pour travailler au champ en chemise, manches retroussées et jupon, ce dernier était alors relevé et noué à l'arrière ; il en était de même à la maison. La tenue habillée exigeait un tissu à fines rayures noires plus beau que l'ordinaire ; la "basquiña" de fête ou du dimanche n'étant pas retroussée, le jupon restait alors un sous-vêtement.

A la suite de notre étude sur la lingerie nous rangeons un certain nombre d'accessoires qui complétaient l'habillement de la tenue journalière ou de la tenue habillée, notamment les fausses manches et leur corde, les tabliers, ceintures et rubans.

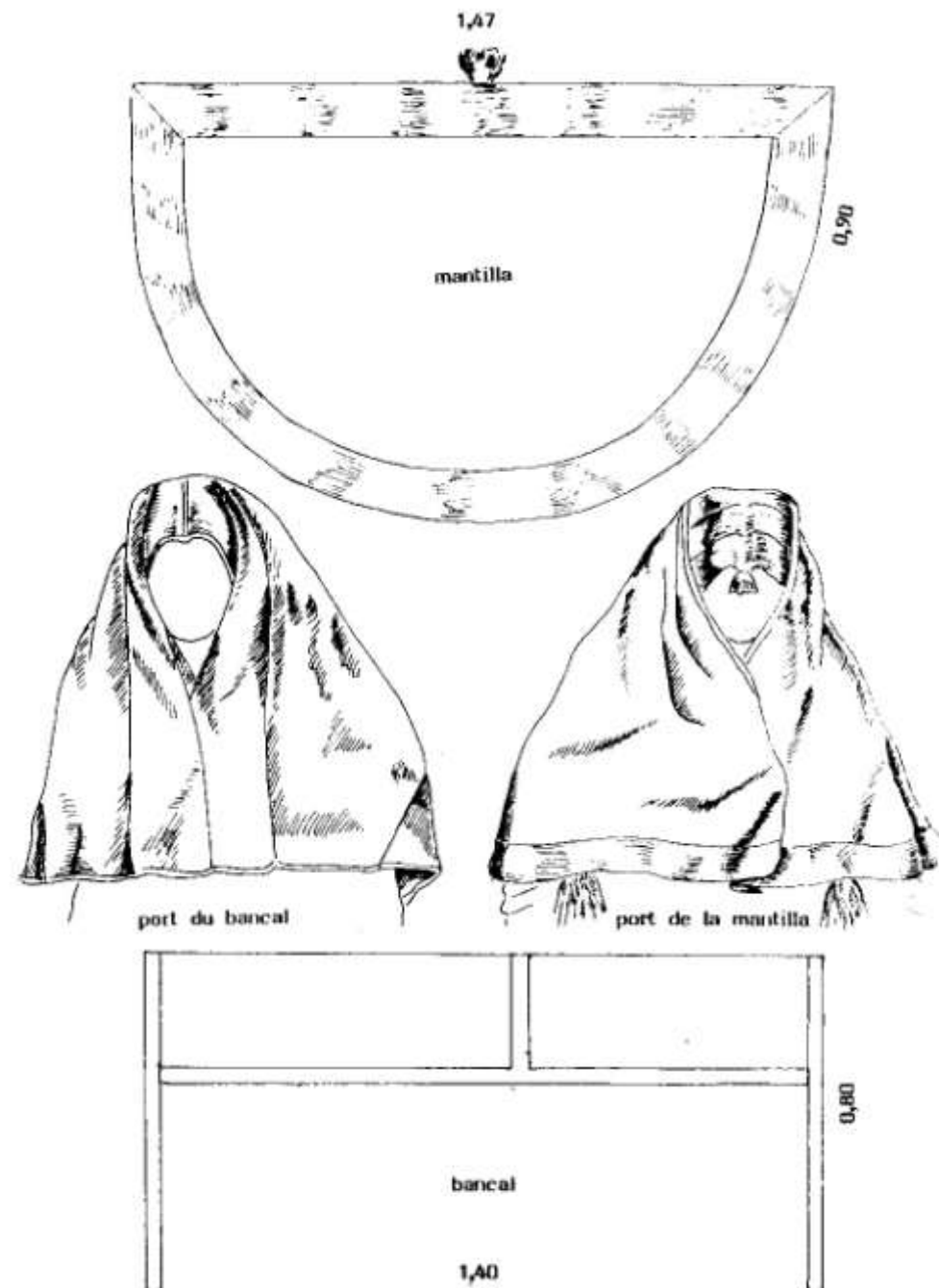
### Fausses manches

Les "manguitos" ou "sobre mangas" étaient des manchettes couvrant l'avant-bras, qui s'attachaient aux poignets à l'aide d'un bouton et autour du coude avec un cordon (qui coulissait dans un ourlet). Elles étaient de tissu sombre en coton rayé ou à carreaux et avaient un rapport avec le cotillon de dessous. Les "manguitos" ne se mettaient que pour les travaux domestiques et les travaux des champs, sauf l'été car l'ansotane travaillait bras nus. On les utilisait dans des conditions identiques dans les Pyrénées françaises.

Les "mangas" appartenaient à la Renaissance italienne (42b) ; la tradition s'y est perpétuée et nous les retrouvons encore à la fin du XIXème dans certains costumes régionaux avec la particularité d'un laçage extérieur. Les "mangas" étaient la caractéristique de la tenue habillée. Selon leur destination, à une tenue de fête avec port de basquine, ou au contraire à une tenue d'église avec port du "cofradia" (vêtement de confrérie), ces manches étaient d'une couleur différente.

Les "mangas" de "fête" n'étaient portées seulement que par les femmes adultes ou mariées. Elles se revêtaient à longueur d'année tant pour l'office dominical que dans les circonstances majeures, mais à l'opposé des "manguitos", elles ne couvraient que l'avant-bras et la moitié du bras, ce qui permettait de faire bouffer la partie supérieure des manches de la chemise qui était amidonnée et d'en souligner le travail de "guides". Leur longueur était de 0m,40 environ et le tissu qui les composait de laine manufacturée (noire ou bleue), et d'un poids que nous avons estimé à 0kg250 à 0kg300 la paire. Les "mangas" étaient coupées en un seul morceau épousant la forme du coude et laissant au bas de la manche une ouverture de 0m10 environ, qui était doublée intérieurement d'un tissu fantaisie, cette façon était dite "à coude". Liserées à leur partie supérieure d'un biais de bayette rouge, elles étaient agrémentées dans le sens de la saignée et à l'extrémité de la manche (à l'ouverture du poignet), de passementeries plus ou moins riches, dans l'ornementation desquelles entraient des paillettes "lentejuelas" ou des jais "cristales negros" (43), et parfois de rubans brochés de velours noir. Ce travail remarquable mettait en harmonie la garniture sur le tissu des manches et le faisait valoir par une simplicité de bon goût. Ces fausses manches fermaient aux poignets à l'aide d'un bouton d'argent ouvré de style Salamanque dit "salmantino" (43b), sur une boutonnière au point de feston "ojal", et contenaient le poignet de la chemise qui ne dépassait en aucun cas.

Ces "mangas" n'étant pas attenantes à la robe, étaient rattachées entre elles par une bande tressée d'une longueur totale de 0,85cm, renforcée à l'arrière de tissu rouge ou noir qui passait par le dos et dont les extrémités pendaient de chaque côté la "cuerda". La matière en était de tissu d'étamine (44) fait maison, et les couleurs édictées par la situation de famille : vert foncé et rouge clair on la disait alors "corde des vivants", alors que le noir et le rouge foncé répondaient à la condition de demi-deuil et le noir au grand deuil supporté par la veuve. La "cuerda" d'une largeur de 12cm sur 85cm se composait de deux bandes tissées sur deux couleurs rayées en arêtes de poisson, dont le rouge de la partie centrale avait été détressé de sa trame de largeur, ce qui



COUVERTURES de TÊTE

VL. 83

formait un beau croisement : ces bandes empiétaient l'une sur l'autre pour se rétrécir en leur milieu. Les extrémités étaient également diminuées par la terminaison de la "cuerda" (garrete)\* composée de quelques brins de tissus effiloché, les "pilares"\* , recouverts d'une garniture en maille de fils de soie rouge et jaune (couleur de l'Aragon), très serrée d'où pendait une houppe de franges de 16cm environ appelée "tufa". Une ou deux ansotanes se consacraient à ce travail très particulier. Nous citerons toutefois une exception, celle de la toilette de mariée qui exigeait une paire de "mangas" bleues, retenues par un bandeau de soie à dominante rouge.

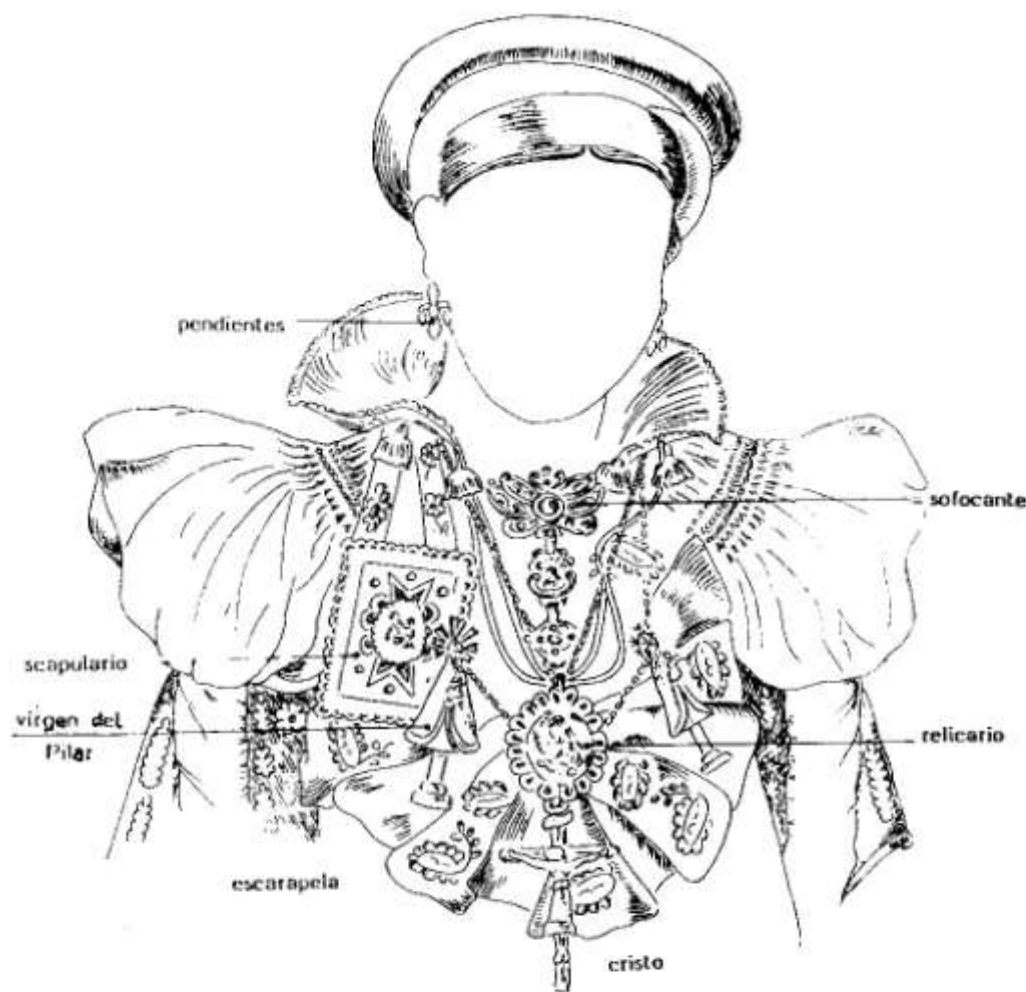
La tenue d'église dite de "cofradía" avait adopté une paire de manche de coupe identique mais différentes par certaines particularités. Par "cofradía" on doit entendre une association de personnes s'adonnant à des œuvres pieuses au sein d'une même paroisse sous l'invocation d'un Saint Patron, et par extension les fêtes religieuses et dévotions rituelles qui en découlaient. A Ansó, la fête patronale de Saint-Sébastien et le pèlerinage au sanctuaire de Notre Dame de Puyeta, justifiaient le port de la robe habillée dite de "cofradía", revêtue exclusivement par la "moza de cofradía". En cette circonstance, seule la porte-bannière mettait ce type de manches que l'on retrouvait également mais dans d'autres occasions, chez la fillette revêtue du "saigüclo colorau". D'une longueur de 0,45 environ, et d'un poids de 0kg200, ces "mangas" étaient en futaine blanche piquée "muletón", doublées intérieurement aux poignets. Elles étaient galonnées dans le sens latéral extérieur et aux poignets d'un large ruban de soie en ajout à motif floraux jaunes sur fond rouge, ou bien à motifs différents or sur fond rouge, parfois liseré de vert. Le haut des manches supportait un liseré rouge comme celui de "fiesta", par contre, les poignets étaient fermés par des "flocados" ou chute de rubans étroits de 25 cm multicolores en soie ou en velours à dominantes bleue dits "colgallos"\* , qui étaient attachés à un lien.

Ces manches blanches n'étaient pas unies entre-elles à l'arrière par une "cuerda" mais par un bandeau en soie de 76 cm sur 8 cm, "la cinta", qui était le rappel du ruban utilisé par application sur les manches et les poignets. La "cinta" ne comportait pas de "tufas", néanmoins bien que plus courte que la "cuerda", elle débordait de chaque côté des épaules.

### Tablier

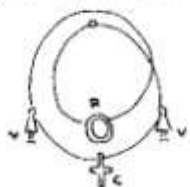
Des nombreux accessoires que comptait l'habillement, le tablier "deban-tal", restait par excellence un "devantier" d'usage qui, d'utilitaire comme en France prit une vogue d'élégance qui en fit un objet de luxe dès la fin du XVIIème siècle. Le détail imprécis des trousseaux que nous avons relevé sur des minutes notariales nous révèle un apport théorique d'au moins trois tabliers. A l'origine, c'était une pièce d'étoffe que les femmes ceignaient pour protéger leur robe.

Dans la tenue ordinaire "de diario", il se portait tant pour les travaux domestiques qu'aux champs ; la matière en était de bayette légère, non foulée, qui formait des bandes ou raies s'opposant sur deux couleurs, ou de coton à carreaux, le ton restant sombre. Cet élément de protection était surmonté d'une



V.L. 83

manière de disposer sur l'escarpela les bijoux religieux déjà suspendus sur une chaîne



## BIJOUX ET ARTICLES RELIGIEUX

pièce devantière plus ou moins grande, ourlée sur son contour, qui pouvait se maintenir par un cordon en sautoir, ou s'attacher au corsage par deux épingles, deux cordons retenant l'ensemble à la taille.

Pour les grandes circonstances qui justifiaient le port de la "saya", le tablier devenait un ornement extérieur et ne comportait pas de devantière. D'une hauteur de 90 cm environ sur 50 cm et d'un poids de 0kg100, cet accessoire de la tenue habillée acheté en confection à la ville était de soie brochée à décor polychrome ou de moire frangée sur trois côtés et se portait haut. Il semble vraisemblable qu'aux époques anciennes l'étoffe en était moins luxueuse. Légèrement plissé à sa base, ce tablier froncé, plus petit que celui des autres régions du nord de l'Espagne, se réduisait de moitié à sa partie supérieure et le froncis était renforcé d'un riche galon doré utilisé dans les habits sacerdotaux, ou de couleur dominante, d'une largeur de 4 cm, cousu à l'endroit, qui garnissait la partie avant de la taille et descendait légèrement vers le bas. C'est de cette extrémité que pendaient les franges de soie d'une teinte opposée ornant partiellement ce tablier. Deux cordons de 65 cm environ, cousus à l'envers du premier pli, servaient à le ceindre à la taille et laissaient pendre à l'arrière un large ruban de soie richement brodé d'une couleur adaptée à la circonstance, d'une longueur de 2 mètres sur 0,12. Des couleurs déterminaient l'état de la personne qui le portait lors des grandes cérémonies religieuses (44b). En toute occasion, en dehors du deuil sévère que sanctionnait la coutume, le tablier était de soie brochée de couleur rouge incarnat pour l'église avec des pompons ou des franges d'or, d'argent ou de soie de couleur ; ou blanche pour le vêtement de nocce ou de baptême. Les veuves le portaient noir, la texture en était de moire unie, et les membres de la famille dans le grand deuil, couleur café avec pompons (45). Le demi-deuil par contre, le voulait mauve ou bordeaux et sans aucun éléments décoratifs, on le disait alors "de rosa seca" (rose sèche).

58  
59

Nous retiendrons de ce qui précède que les différents motifs décoratifs (fleurs ou à ramages) qui composaient cet ornement que nous avons observé, sont riches en couleurs et d'une composition variée, rehaussant de ce fait l'éclat de la "saya". L'on ne saurait toutefois, tant il était différent, établir une comparaison avec celui de la Vallée d'Ossau en Haut Béarn, car ce dernier en dépit de sa sobriété, convenait de toute évidence mieux à ce costume, qui restait cependant le plus somptueux des Pyrénées Françaises.

### Rubans

L'usage des rubans selon toute vraisemblance fut adopté dès les débuts du XVIIIème siècle, ils entraient alors pour une grande part dans l'ornementation de l'habillement. Produits manufacturés en provenance des rubaneries de Barcelone ou d'importation française, ils s'achetaient en ville au même titre que les bijoux lors de rares déplacements ou à l'occasion d'un colportage et leur richesse témoignait à la fois du goût et du prix consenti par l'intéressée.

Ces rubans dont les usages étaient précis variaient par leur dimension ou la matière elle-même, selon l'utilisation à laquelle ils étaient destinés. Aussi distinguerons nous consécutivement les rubans de tête, des "cintas", et des chûtes de poignets.

Les rubans de tête comportaient : le bandeau et le ruban de tresse. Le bandeau d'une largeur de 3 cm était un ruban de soie rouge unie qui retenait la coiffure de la fillette et se nouait sur la tête ; ce bandeau se portait dans la tenue habillée dite de "saigüelo colorau", il pouvait également être utilisé comme tour de cou du "sofocante".

Le ruban de tresse d'une longueur de 6 m sur 5 cm était l'accessoire nécessaire pour envelopper les tresses et maintenir la chevelure sur "churros". La tenue de "diario" le voulait de fil noir et la tenue habillée de tissu soyeux chez la femme adulte et de soie rouge voire rosée chez l'adolescente.

Des "cintas", nous distinguerons les rubans de ceinture, des supports de manches de "cofradía", ou des cordons de scapulaires, qui étaient identiques, mais de dimensions différentes.

Les rubans de ceinture étaient de larges tissus plats suspendus aux cordons du tablier, se déployant dans toute leur longueur à l'arrière sur le "risado de la falda de saya", dont ils achevaient l'ornementation.

Ces très beaux rubans étaient pour la plupart de soieries brochées et façonnées, à décors polychromes. La richesse, et la variété de la technique prêtaient à leur décor une extrême diversité et, le goût évoluant avec le temps, on constate notamment une ornementation légère ou les éléments floraux s'allient à des rinceaux décoratifs, puis des lignes verticales qui mettent en valeur des thèmes et en soulignent les couleurs. On y retrouve également une stylisation à l'antique (or sur fond noir), qui est ou peut-être, une réplique de rubans de l'époque impériale, et il n'est d'ailleurs pas exclu que ces derniers aient été introduits lors de la guerre d'Indépendance. Les couleurs étaient toujours adaptées aux circonstances majeures de la vie et correspondaient de ce fait aux couleurs du tablier : le vif et le blanc extériorisant le non deuil dit "de vivo", le noir sanctionnant la condition de veuve, de même que le mauve, le bleu, le café, dans le grand deuil "de luto", et le rose séché signalant l'état de demi-deuil dit "alivio de luto".

Un examen minutieux de certaines de ces pièces exposées tant au "Museo Parroquial" qu'à la "Ropería Municipal", nous permet de déduire que les rubans les plus récents de "saya", déploient une longueur théorique de 2 m sur 12 cm, alors que des modèles de rubans plus anciens sont beaucoup plus courts (1,70 environ), mais par contre varient sur une largeur de 15 à 18 cm.

Autres rubans de caractère luxueux mais bien différents : ceux composés de fils d'argent ou d'or, généralement entrelacés, qui parfois lisaient en macramé un autre ruban en tissu doré à motifs de "sobredorado", et restent des galons. Ces galons étaient de facture ancienne et leur largeur bien plus courte (10 cm environ). Nous ajouterons aussi parmi ces larges "cintas", le ruban de soie rouge décorant la robe de baptême, ou de lin et laine finement tissés, utilisé dans la tenue du bébé dite "o baldeno", et précisons que de toute évidence "la escarapela" et le béguin d'enfant étaient réalisés à partir d'excédents des rubans déjà décrits. L'on peut également ranger parmi les "cintas", ces bandeaux de soie ramagés sur fond rouge et or qui se substituaient à la corde en étamine tressée dans le port des "mangas de cofradía", (dont la décoration était réplique du galon de ces manches), ou de couleur très vive

dans la tenue de mariée. Ils avaient une dimension théorique de 76 sur 08 cm.

Les cordons de scapulaires reprennent des thèmes analogues aux motifs floraux sur soie, déjà décrits pour les dimanches ordinaires, et de fils d'argent ou d'or tressé pour les grandes circonstances, dont le mariage. La largeur des derniers modèles retenus était de 3,5 et 6 cm pour les plus anciens. La fantaisie s'alliant au goût de la personne, il semble vraisemblable que ces mensurations ne soient pas rigoristes, car l'on utilisait souvent des restes de rubans beaucoup plus étroits. D'autres rubans que nous dirons galons, entraient enfin en combinaison dans divers accessoires de la tenue habillée : rubans de soie ou de moire blanche unie, qui garnissaient le pourtour de la mantille, galons de vêtements sacerdotaux ou de soie décorée qui rehaussaient le haut du tablier de la "saya", galons brodés de velours noir pour agrémenter les "mangas de fiesta", etc...

Les rubans de poignets étaient constitués par une chute d'étroites attaches en soie ou en velours de couleurs différentes et d'une longueur de 25 cm, retenues entr'elles par un lien qui servait à fermer les "mangas de cofradía" ou les manches ouvertes de "saya", (et débordaient la base de la mantille). Ces "flocados" de manches de "cofradía" dits "colgallos", étaient de couleurs tendres : bleu ciel, parme, gris, etc..., par contre, dans le port de la "saya", les couleurs dénotaient toujours l'état de la personne, ces "flocos" étaient alors dits "coflayos".

## Bijoux

Le goût de la parure étant instinctif, devint un besoin, et s'imposa au costume. En Ansó, on ne portait que peu de bijoux, sinon pour rehausser occasionnellement l'éclat de la tenue habillée, et l'on peut affirmer que sans dominer la toilette, cette parure complétait cet habillement. Le détail des trousseaux que nous avons inventoriés reste très vague à ce sujet, et seul le terme "joyas" traduit cet ensemble de bijoux acceptés par la coutume (46). Il y est cependant parfois fait mention de deux à trois paires de pendants d'oreilles (pendientes). Ces bijoux mêlés à la vie matérielle et morale de cette vallée, conditionnaient socialement celle qui s'en parait, et étaient précieux ou sans valeur. Le métal en était parfois l'or massif, et souvent l'argent, plus fréquemment pour les lourds bijoux le doublé, d'une solidité extrême, "plata sobredorada" ou vermeil et également l'aurichalque ou "Pomponé", (qui au XVIIIème et XVIIIème était un alliage à bas titre de cuivre et de métal fin).

Les bijoux usuels de la tenue ordinaire de l'ansotane se limitaient à une paire de pendants et à un ornement, le scapulaire, et pour la tenue habillée au gorgin dit "sofocante", exceptionnellement dans des circonstances déterminées la "moza del año" pour les cérémonies de confrérie, et la fiancée le jour de ses noces, étalaient avec affectation sur un pectoral de soie "la escarapela". Cet ensemble de bijoux à caractère religieux, généralement d'argent, désignés sous le terme de "platas".

Les "pendientes" ou pendants d'oreilles, restaient des bijoux mobiles suspendus aux boucles elle-mêmes : ce sont des objets de parure d'usage. Dans la tenue "de diario" ils étaient simples et en argent. La tenue habillée les vou-

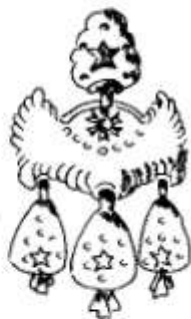
sofocante



pendientes



relicario



85 virgens del Pilar



JOYAS



V.L. 83

lait dorés et composés de trois à cinq pendeloques décorées de pierres ou verroteries de couleur, serties dans des alvéoles. Leur hauteur variait de 4 à 5 cm et les pierres à dominante rouge ou parfois de strass donnaient un éclat à ces riches montures aux heureuses combinaisons ornementales ayant souvent un rapport avec celles du "sofocante". Nous retrouvons ici la survivance d'archaïques anneaux d'oreilles dont les orientales se paraient, mais nous citerons d'autres pendants à pendeloque simple d'une hauteur de 7 cm environ en or gemmé ou en plaques ajoutées et ciselées terminées par un motif en forme de gland d'argent ou de vermeil également en usage dans la vallée voisine d'Echo. Il est certain que ces types de pendants que nous avons évoqués étaient en dernier lieu plus luxueux qu'aux générations anciennes.

Le "sofocante" dont l'étymologie est "sofocar", (étouffer), était un grand pendentif (réminiscence du gorgerin antique), qui était noué autour du cou à l'aide d'un ruban de soie rouge et se portait généralement avec la basquine habillée. Il était formé d'un support en ailes de papillons ajouré, d'une longueur de 10 cm environ, serti en son centre de pierreries et composé de minces tiges en volutes et arabesques. Ce support soutenait un ensemble de trois éléments mobiles de formes différentes, mais de même facture, superposés, qui achevaient cet important joyau d'une hauteur de 15 cm environ.

Bien que, parure de vie profane parmi ces bijoux à caractère religieux, le "sofocante" dans son ensemble s'étalait sur le haut de "la escarapela" et son élément inférieur touchait le reliquaire. Nous pensons trouver dans ce riche ornement une certaine ressemblance avec la croix du Saint-Esprit adoptée en Haut-Béarn, qui, bien que moins importante, mais d'un modèle traditionnel, était à la fois pectoral et gorgerin également fixé sur un ruban de couleur.

Le "sofocante" s'achetait à la ville à l'issue d'un déplacement occasionnel de l'ansotane, et son choix dénotait le goût qui la personnalisait.

Dans le bouton des "mangas" de la basquine nous retrouvons un nouveau moyen d'expression du goût de la parure au XVIIIème, ce type de bouton non doré dit "boton", "charro", était de style "salmantino", (orfèvrerie de Salamanque), d'un diamètre de 1 cm, il était d'argent et décoré de boules en relief couronnant un motif central ou filigrané.

"La escarapela", qui se traduit littéralement par cocarde, était un présentoir à bijoux de création récente (fin XIXème), qui plastronnait selon les circonstances le haut de la robe dite de "cofradía" (47) ou la "basquiña" (48). Sans établir une analogie avec le pectoral des "offrantes", nous dirons cependant que "la escarapela" était un riche ornement religieux (réminiscence des époques antiques) dont le symbole n'a prévalu au cours des âges qu'autant qu'il apportait l'éclat à la majesté du Sacré. Comme nous le révèlent les documents iconographiques fin XVIIIème, début XIXème, il en était différemment à ces dernières époques où nous retrouvons un simple nœud double (garni d'articles religieux), qui se portait en sautoir sous la poitrine suspendu à un large ruban.

"La escarapela" faisant l'objet de notre étude n'était qu'une variante de cet élément décoratif ancien qui devint la combinaison d'amples rubans entrecroisés ou disposés en rayons, maintenus et cousus sur un fond de tissu rouge,

d'un diamètre de 30 cm à 35 cm. Ces rubans étaient de soie moirée ou à rama-ges aux couleurs de l'Aragon, plus fréquemment roses et rouges, par contre le signe extérieur de deuil se traduisait par une opposition de violet et de blanc, et le déni deuil par des tons sérieux. "la escarapela" était fixé sur la robe au moyen d'épingles et l'ansotane y exhibait non sans ostentation ses lourdes "platas", qui comprenaient notamment le reliquaire des images de la vierge dont l'une était celle "del Pilar", et la croix pectorale, retenus par une longue chaîne d'argent. La richesse des "platas" et leur importance affichait publiquement la condition de celles qui les portaient. Nous estimons le poids d'une "escarapela" garnie de bijoux récents à 250 gr, environ.

Le reliquaire ou "relicario" était à l'origine une petite boîte métallique ouvrant issue de la bulle romaine où, l'on enchâssait des reliques pour protéger des mauvais sorts. Porté par les enfants sur le "saigüelo colorau", les femmes adoptèrent cette forme de parure dès le XVIème, en l'enjolivant. Le reliquaire restait ainsi un médaillon traditionnel circulaire ou ovale, assez important, de 6 cm environ contenant une image pieuse en couleur, parfois une relique, qui était fixé au centre de "la escarapela", et maintenu par une chaîne d'argent doré. Les reliquaires orfèvres que nous avons étudié, sont des médaillons d'argent ou de vermeil ciselés ou filigranés des XVIIIème et début XIXème, qui comportent intérieurement une médaille ancienne et parfois un riche motif religieux émaillé. Certaines larges médailles des XVIIème et XVIIIème, en argent embouti (fleurdelysées ou à têtes d'anges) que nous avons observé, pouvaient vraisemblablement se substituer au reliquaire lui-même.

Deux images de "Notre Dame del Pilar" ("imagenes del Pilar" ou "as virgens" del Pilar", (49) (vénérée particulièrement depuis le XVIIIème en tant que culte populaire) garnissaient chaque côté de "la escarapela". Les vierges de facture ancienne en faveur en Aragon très importantes en elles-mêmes, (10 à 12 cm), étaient de cuivre, de pomponne parfois d'argent et grossièrement orfèvres, par contre les plus récentes, beaucoup plus petites, étaient d'argent, de vermeil, et affinées.

Le motif ornemental communément adopté était la vierge à l'enfant qui tient un oiseau. Autre thème une vierge rayonnante juchée sur un pilier rond et disparaissant presque sous son voile ceint d'une énorme couronne, (elle est enveloppée dans un manteau raidi largement évasé à sa base). Enfin, vierge plus classique recouverte d'un voile (épousant la forme des épaules), qui tombe sur une robe droite. Les plus anciennes répliques que nous avons examinées sont de facture grossière, et les larges manteaux sont de métal plein ; les autres ont le manteau en filigranes : ces vierges comportent toutes à l'arrière un crochet soudé destiné à les fixer sur un vêtement.

La croix pectorale "cruz de plata" ou "cristo", restait un objet de parure ancien traditionnel en Aragon. Nous avons étudié des modèles de types différents variant de 0,09 à 0,15. Ces croix rituelles pour la plupart, sont d'argent plein ou filigranées et de forme ronde, en auquel cas une auréole rayonnante ceint l'entrecroisement des branches. Le Christ est très réaliste et la partie arrière supporte une Vierge "Del Pilar" : cette dernière présentation de facture XVII - XVIIIème, se retrouvait ordinairement dans les Pyrénées Françaises. L'importance de ces croix témoignait toujours de la richesse de leur propriétaire. Ces

objets à caractère religieux que nous venons de décrire, étaient cousus sur "la escarapela". Une longue chaîne d'argent en sautoir prenait le reliquaire qu'elle maintenait au centre de la cocarde, puis après un tour, soutenait les Vierges aux extrémités, et la croix pectorale en suspension ; cette chaîne maintenait également à l'arrière le scapulaire et les "mangas".

Nous devons préciser que ces bijoux, très originaux par eux-mêmes, étaient exécutés avec la simplicité des moyens de l'époque, mais avec une grande sûreté décorative, ils appartiennent pour la plupart à l'école d'orfèvrerie de Daroca, (49b) ou ont été repris dans cet esprit de tradition ancienne.

Le scapulaire "scapulario", qui était une marque de religion, était également un ornement extérieur de la tenue habillée. Il était de facture locale, composé généralement sur le fond de deux cartons identiques recouverts de tissu sur lesquels était centrée une image religieuse ancienne encadrée d'un galon doré ou argenté et décoré intérieurement de paillettes. L'originalité créative des motifs ornementaux traduisait l'expression artistique des ansotanes, et l'on ne saurait en imaginer les variantes et leur richesse ou même leur simplicité, selon qu'ils étaient destinés à des circonstances majeures ou au contraire aux dimanches ordinaires. Le scapulaire généralement d'une dimension variant de 10 cm x 8 cm à 12 cm x 12 cm et d'un poids théorique de 50 gr, se portait sur le "saigüelo colorau", la "basquiña" de fête voire le "cofradía", mais jamais sur la "saya", car la mantille ne le permettait pas.

Attachée à deux rubans de soie unic, parfois ramagée ou à des cordons de fils d'argent ou d'or tressé, selon le cas, il s'étalait accroché sur l'épaule droite et pendait sur le devant de la basquine, ou quelque fois était retenu à l'arrière par la longue chaîne "orfèvre" qui soutenait les "platas" de la "escarapela". Il existait également d'autres scapulaires de formes différentes (peltas ou coeurs), pour les berceaux ou les enfants.

A notre avis il semble que le port de cet ornement de la tenue habillée se rencontre uniquement dans la vallée d'Ansó ainsi que dans la région Palleres (Lérida). Nous ne l'avons pas retrouvé dans les autres régions pyrénéennes où probablement l'usage en a été abandonné.

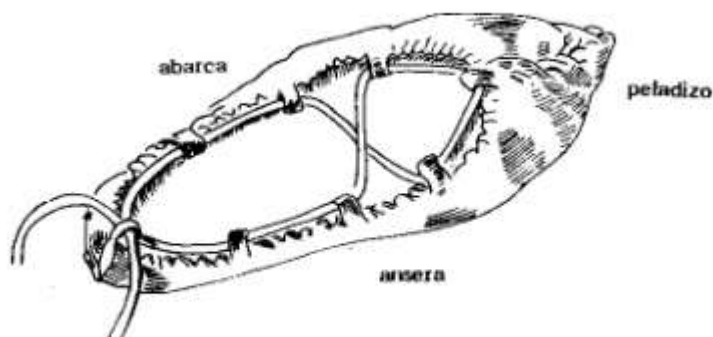
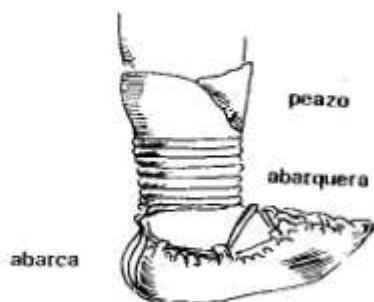
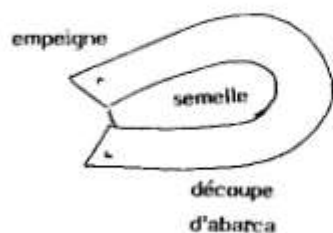
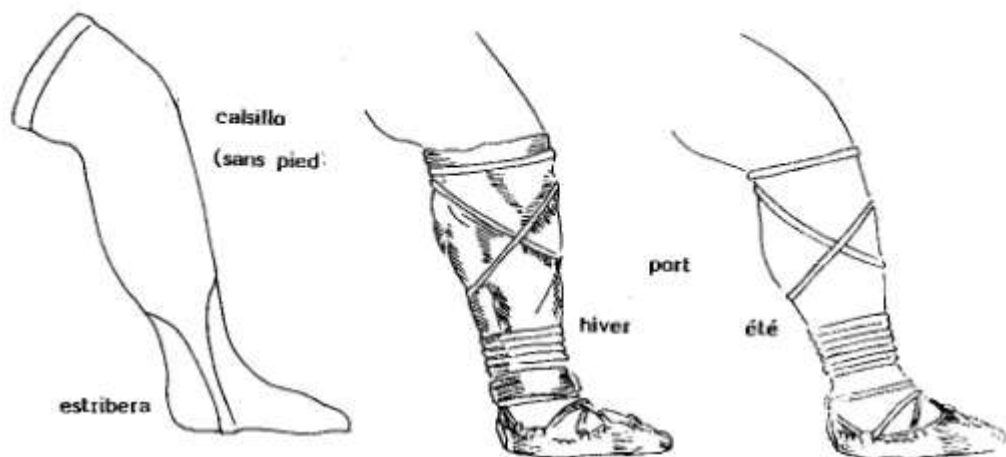
## Coiffures

"La dignité des costumes" nous dit Mr. Pierre Hélias (50), procède de leur esthétique, et l'on ne saurait la concevoir sans la coiffure qui nécessite un port de tête et un équilibre du corps qui excluent tout abandon dans l'allure".

La véracité de cette assertion se constate en tout point dans ce domaine, et nous estimons que la coiffure ansotane par son originalité demeurait l'indice d'un goût inné et le symbole d'une façon de penser et d'une manière de vivre.

Comme en Béarn jusqu'au début du siècle, l'ansotane dissimulait entièrement sa chevelure selon les lois de la décence coutumière alors en usage, mais surtout pour des raisons strictement religieuses, et à partir des "churros" variait ses coiffes selon les circonstances auxquelles elles étaient destinées.

La chevelure comme dans toutes les Pyrénées, préalablement mouillée, était



## CHAUSSURES

V.L. 83

divisée en deux bandeaux égaux tressés en nattes (51) : la particularité d'Ansó consistait à envelopper ces deux nattes dans un ruban qui formait de hauts bandeaux en forme de couronne entrelacée. On avait recours pour cela, notamment chez les femmes adultes ou âgées, dont la chevelure était moins abondante à un artifice "churros"\* qui par voie de conséquence donnait son nom à la coiffure elle-même (52) : ce procédé peu hygiénique, n'était pas utilisé chez les jeunes, en principe.

Par "churros" on doit entendre une tresse postichée d'une longueur approximative de 2m,20 et d'un poids de 200 gr, constituée par un bourrelet fusiforme garni intérieurement de chiffons (anciennement de cheveux), entouré de lies noires en coton qui s'amincissaient aux extrémités. Pour réaliser cet arrangement on ajustait le bandeau central du "churros" postiché au milieu de la tête et l'on entremêlait la chevelure étirée de chaque côté des bourrelets, puis on fixait un ruban de tresse, rouge ou noir selon les circonstances (53) "trenzadera". Ce ruban de fil ou de soie d'une longueur de 6 mètres, formait bandeau au milieu de la raie médiane et en s'enroulant maintenait la chevelure sur "churros", ne laissant apparaître sous le bandeau que la partie étirée des cheveux qui transparaisait à l'avant dite alors "pelo de virgen" (cheveux de la vierge). L'on formait ensuite une couronne avec les deux bandeaux pleins, qui se levaient sur le bandeau central. Les "churros" constituaient un support léger en coussinet qui donnait l'assise nécessaire pour soutenir les différentes coiffures que l'on élaborait, notamment les couvertures de tête, en leur donnant une allure à la fois hiératique et orientale. Ce coiffage particulier requérait le concours d'une aide et ce, durant 15 minutes minimum : il arrivait cependant que des femmes se coiffent seules en auquel cas elles jetaient par la fenêtre les deux extrémités de la "trenzadera" après en avoir fixé le milieu, et les enroulaient tour à tour (54). La tenue de "diario" les voulait de simple fil foncé sinon noir : la femme âgée conservait les "churros" tant qu'ils se maintenaient, et leur couleur douteuse, nous dirions "Isabelle" se traduisait alors en "color sufrido" ou littéralement (qui supportait bien la saleté).

La couleur cramoisie dit "colorau" par contre, restait la couleur des grandes circonstances et appartenait à la tenue habillée des jeunes filles en général (55), même dans le deuil (cofradía et mariage) ce ruban était alors de soie. Nous précisons à cet égard que dès les épousailles la femme substituait au ruban de couleur rouge la couleur noire, et nous constatons une similitude en Haut-Béarn dans le port du capulet écarlate chez l'adolescente et noir peu après le mariage. Dans la tenue de "diario" les churros" étaient enveloppés dans une coiffe de toile dite "o tocado".

A partir de cet élément de base nous distinguerons tour à tour les (coiffes proprement dites ou coiffures de lingerie) bonnets qui, théoriquement, appartiennent à la lingerie, les mouchoirs de tête et foulards, enfin, les couvertures de tête.

Le bonnet dit "o tocado", était une sous-coiffe très légère dénuée de fantaisie, confectionnée dans un morceau de toile quelconque de couleur claire, qui protégeait les "churros" durant les travaux domestiques et les labeurs, et servait de bonnet de nuit. D'une coupe simple, "o tocado" épousait la forme d'un bavolet ordinaire et se composait d'un large bandeau courbe de 25 cm

de haut sur 1 m,32, qui s'amincissait de chaque côté pour former deux brides. Ce bandeau était composé à la base de sa partie centrale d'une pièce rapportée de 8 cm en demi-cercle, d'où partait un froncis qui donnait l'ampleur voulue pour permettre la coiffe. Placé au haut du front et rabattu à l'arrière, les deux brides étaient ramenées et nouées à l'avant sur la pièce rapportée ce qui formait une calotte ronde et profonde qui enveloppait et retenait les "churros", en prenant leur forme. "O tocado" n'avait qu'une fonction de commodité qui était de maintenir les cheveux en place.

La résille "redecilla", était un réseau de fil blanc au crochet ou au fuseau qui recouvrait les "churros", et se maintenait avec un cordonnet : elle n'était utilisée que les dimanches ordinaires dans le port du "pañuelo", mais n'était pas accessoire à la tenue des grandes circonstances. La résille dont la mode avait été abandonnée en Espagne au XVIème siècle, n'appartenait pas à la tenue ansotane et n'a été usitée en dernier lieu, que pour de strictes raisons de commodité.

Le mouchoir de tête ou "pañuelo", dont le port et l'entretien s'avéraient faciles était une coiffure fonctionnelle réservée à l'origine aux travaux de "diario", qui fut adoptée par la suite pour la tenue habillée dite de "fiesta" : ainsi, d'objet utilitaire devint elle accessoire de luxe.

Les matériaux le composant variaient de la soie aux tissus les plus communs, selon la destination. La dimension habituelle était de un mètre de côté.

Dans la tenue ordinaire, c'était un mouchoir de fil ou de laine d'un poids de 100 grs environ, de couleur vive unie ou parfois fleurie, posé sur "o tocado", qui se portait l'été et se nouait toujours à la slave (c'est-à-dire que, plié en biais sur la tête, pointe en arrière, il se nouait sous le cou), et l'hiver était recouvert du "bancal". Dans la tenue habillée, c'était un foulard de soie brochée de couleur claire à motifs floraux, d'une dimension de 0,80, et d'un poids de 50 gr, que l'on mettait par-dessus les "churros", et la "redecilla". Ces foulards se nouaient d'une manière gracieuse très particulière. Généralement on plaçait le centre du mouchoir plié en deux au milieu du front sur le nez, en maintenant chaque côté avec une épingle, ensuite on faisait un nœud au milieu de la tête, en sorte que chaque extrémité du foulard retombait latéralement, ce qui mettait le motif floral en valeur et en faisait une coiffure très seyante. La tenue habillée d'hiver voulait le "manton negro".

Les couvertures de tête, au long des Pyrénées et ce, pour des raisons climatiques voire même religieuses, semblent avoir toujours fait partie intégrante de la tenue extérieure des femmes. Mantes épaisses, indispensable pour se garantir suffisamment des intempéries des saisons, soit dans la tenue de travail ou même habillée. Elle revêtait un caractère particulier dans le port des vêtements d'église. C'est la raison pour laquelle nous rangeons dans cette catégorie trois coiffures distinctes que nous étudierons séparément : le "bancal", le "manton" et la "mantilla".

Le "bancal" (qui était en réalité un manton), était une écharpe de même texture et couleur que la basquine, d'une dimension de 1,50 m x 80 cm, et d'un poids évalué à 1 kg 300, qui se portait durant la mauvaise saison ajusté sur le "pañuelo", pour se rendre aux travaux extérieurs et le matin à la messe

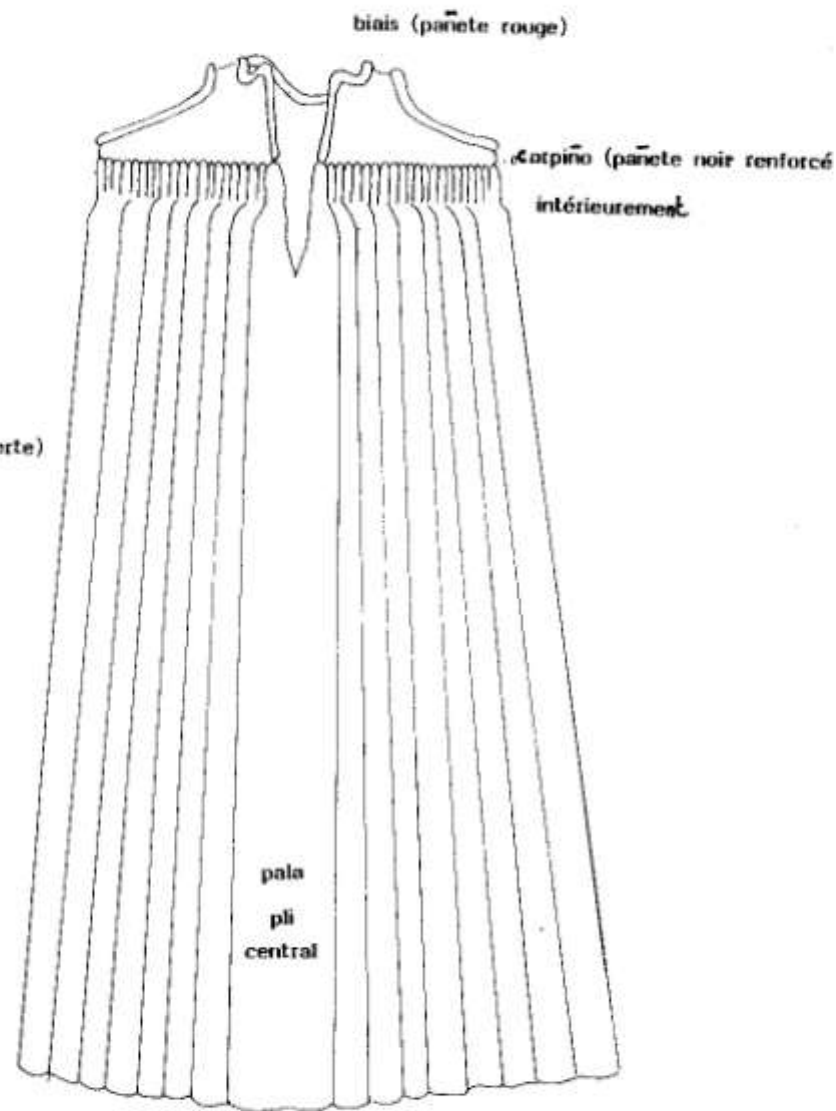
des jours ordinaires. Cette coiffure s'adaptant à la tenue des champs dite "bancal" par extension s'appellera communément "bancal". Il n'était pas coupé d'une seule pièce, mais était constitué par trois pièces rectangulaires assemblées (dont deux de 70 cm x 27 cm, et une de 1,40 m x 53 cm), qui étaient nécessaires pour donner à la coiffure la forme recherchée, c'est-à-dire que, posé sur le front et couvrant la tête tout en encadrant le visage et couvrant la tête, les deux pans retombaient en plis raides de chaque côté des épaules, qui restait la particularité d'Ansó. C'est sur le bancal que se plaçait le "cabezal", (coussinet formé de tissu) nécessaire pour porter les différents faix, notamment l'eau dans la herrade. Cette coiffure primitive trouvait des origines vraisemblables dans les voiles Ibériques.

Le "manton" était un carré de laine de couleur noire de 1,50 m, de côté qui se portait l'hiver avec la tenue habillée de la basquine pour se rendre aux offices le dimanche et rendre les civilités. Il était ordinairement plié en deux et se portait à l'ansotane : cet accessoire semblait tout le moins récent.

La "mantilla" ou mantille restait par excellence la coiffure caractéristique des grandes circonstances, elle gardait la pudeur d'un voile et une sorte de majesté qui la prédestinaient comme coiffure d'église dans les tenues de "cofradía" et de la "saya". La mantilla était confectionnée dans un fin tissu de laine blanche ou de flanelle doublée (panète), et développait un demi cercle ou plutôt la forme d'un papier d'éventail, (qui n'est point monté et se termine en pointe par les deux bouts). D'une dimension de 1,45m, de diamètre sur environ 90 cm, de rayon et d'un poids de 0kg400, elle était bordée sur son pourtour d'un ruban de soie (en application) lisse ou moirée, de couleur blanche et d'une largeur de 9 à 10 cm. Au milieu de la mantilla était fixé un pompon de soie blanche "borla", qui pendait sur le nez comme un nasal. La mantille recouvrait la tête et comme les autres couvertures descendait jusqu'à la taille qu'elle enveloppait. La femme la maintenait croisée sur sa poitrine en cachant ses mains à l'intérieur, ménageant habillement d'une main une courte ouverture triangulaire (56), pour les yeux et le haut du menton : il faut également préciser que là l'armature constituée par les "churros", qui servait d'assise à ce voile, permettait d'éviter les faux plis, et donnait un certain hiératisme à la silhouette. Hormis les rubans de poignet ou "flocos", qui dépassaient la mantille et se déployaient sur le tablier de la "saya", aucun ornement décoratif du corsage ou des manches de cette robe n'était apparent, car tout disparaissait sous ce voile. Bien que la forme de la mantille semble d'inspiration orientale, il faut y voir la suite d'une coutume chrétienne des premiers siècles, qui voulait que la femme soit voilée par décence et humilité. Son utilisation n'était pas unique à la Vallée d'Ansó, du moment où nous l'avons retrouvée dans d'autres régions d'Espagne et en particulier en Navarre. La formule équivalente en usage dans les Pyrénées françaises était le sac de tête ou "capulet".(57)

## Chaussures

Les chaussures ne furent jamais de nécessité : et si marcher pieds nus était chose normale dans les Pyrénées Françaises, il n'est pas exclu qu'il n'en ait été de même autrefois dans la zone Pyrénéenne espagnole. Cependant un type



BASQUIÑA

de chaussure d'origine très ancienne, voire primitive a prévalu à travers les âges, dans la majeure partie des Pyrénées ; les "abarcas"\*, qui étaient utilisées en toutes saisons.

Précisons tout d'abord, qu'anciennement la femme ignorait les bas et bandait simplement pieds et jambes avec des morceaux de bayette non teints dits "os peazos", et chaussait les "abarcas" en cuir dont les cordons permettaient de fermer les guêtres. Ces "peazos"\* qui tenaient à la fois de la chaussure et du vêtement ne se portaient que durant les grands froids ou dans la tenue habillée, car, à la belle saison pour les travaux extérieurs, les ansotanes ne chaussaient que les "abarcas" sur les jambes nues et à l'intérieur des chaussons dits "pealetes"\*.

Les bas, de conception récente, tricotés en laine du pays non teintée ou en coton se sont substitués tout d'abord aux "peazos" dans la tenue habillée, (avec port de souliers) et en dernier lieu, mais en laine foncée dans la tenue extérieure d'été. En aucun cas, ces bas ne dépassaient les genoux où ils étaient fixés par des "ligas" modérément serrées.

Les "abarcas de corregel" étaient des chaussures à la fois légères et faciles à fabriquer dont l'origine, antérieure aux premiers siècles, prouvent que ce modèle qui était parvenu sans grands changements, avait toujours répondu aux nécessités locales. A peine les garnissait-on parfois d'une semelle de bayette pour amortir les aspérités, et ainsi préserver les pieds. Ce type de chaussure que nous comparons à la carbatine antique, restait l'apanage de la femme qui la fabriquait chez elle, à partir d'une pièce de peau de brebis crue mais dégarinée de son poil (58), et la forme de son pied formant la semelle, était relevée à l'avant et sur les côtés, mais découpée à l'arrière. La partie avant qui était arrondie était rabattue en pointe sur les orteils et froncée afin de permettre l'empeigne alors que la partie arrière, qui était fendue, était raccordée au talon. Ces chaussures étaient cousues avec des lanières de cuir mouillé appelées "peladizos"\* , qui consolidaient ce travail. De solides cordons en laine tressée "abarqueras"\* (59), fixés des deux côtés "anseras", se croisaient sur le cou-de-pied et s'enroulaient autour des chevilles pour maintenir les "peazos". Ces "abarqueras" se rangeaient parmi les petits travaux effectués par les bergers durant leur solitude (60). La chaussure des enfant était du même type.

Parmi les chaussures utilitaires, nous rangeons également les "pealetes" déjà désignés, qui étaient des chaussons faits maison, fabriqués avec de la bayette grossière non teintée, ou plus simplement, avec un réemploi de tissu de robes usagées ("basquiña" ou saiguelo). Ces "pealetes" étaient communément portés à l'intérieur, cependant on les utilisait également l'été en montagne, mais pour marcher seulement sur l'herbe.

Le port des "zuecos" (sabots), semble avoir été théoriquement ignoré à Anso : on accusait parfois des cas d'exception de gens qui auraient pu les ramener de la plaine. Ils eussent été cependant, comme en Haut-Béarn, les meilleures chaussures d'hiver.

A la fin du XIXème siècle, la mode des "alpargatas" (espadrilles), a été adoptée à Anso, tant pour les hommes que pour les femmes. Cette chaussure légère à semelle de sparte ou de chanvre, avait les deux extrémités de son empeigne

en toile unies à l'aide de cordons noirs qui s'entrecroisaient. Bien que d'origine Valenciane ce genre d'espadrille se fabriquait également au long des Pyrénées, elles remplaçaient durant la saison d'été les "abarcas".

La tenue habillée ancienne et les robes d'église voulaient les "abarcas" ; cependant à la fin du XVIIIème siècle et jusqu'au milieu du XIXème, les femmes de condition aisée seulement et durant la belle saison, chaussaient les "zapatos" de terna". Ces souliers fabriqués par des cordonniers se composaient d'une semelle de cuir de "corregel" (peau de brebis), et d'une empeigne en tissu de laine de couleur noire. A partir de la deuxième moitié du XIXème siècle, certaines femmes achetaient des souliers en cuir noir "zapatos", vendus au village ; ces chaussures coûteuses, restaient des objets de grand luxe qui se sont vulgarisées au début du siècle.

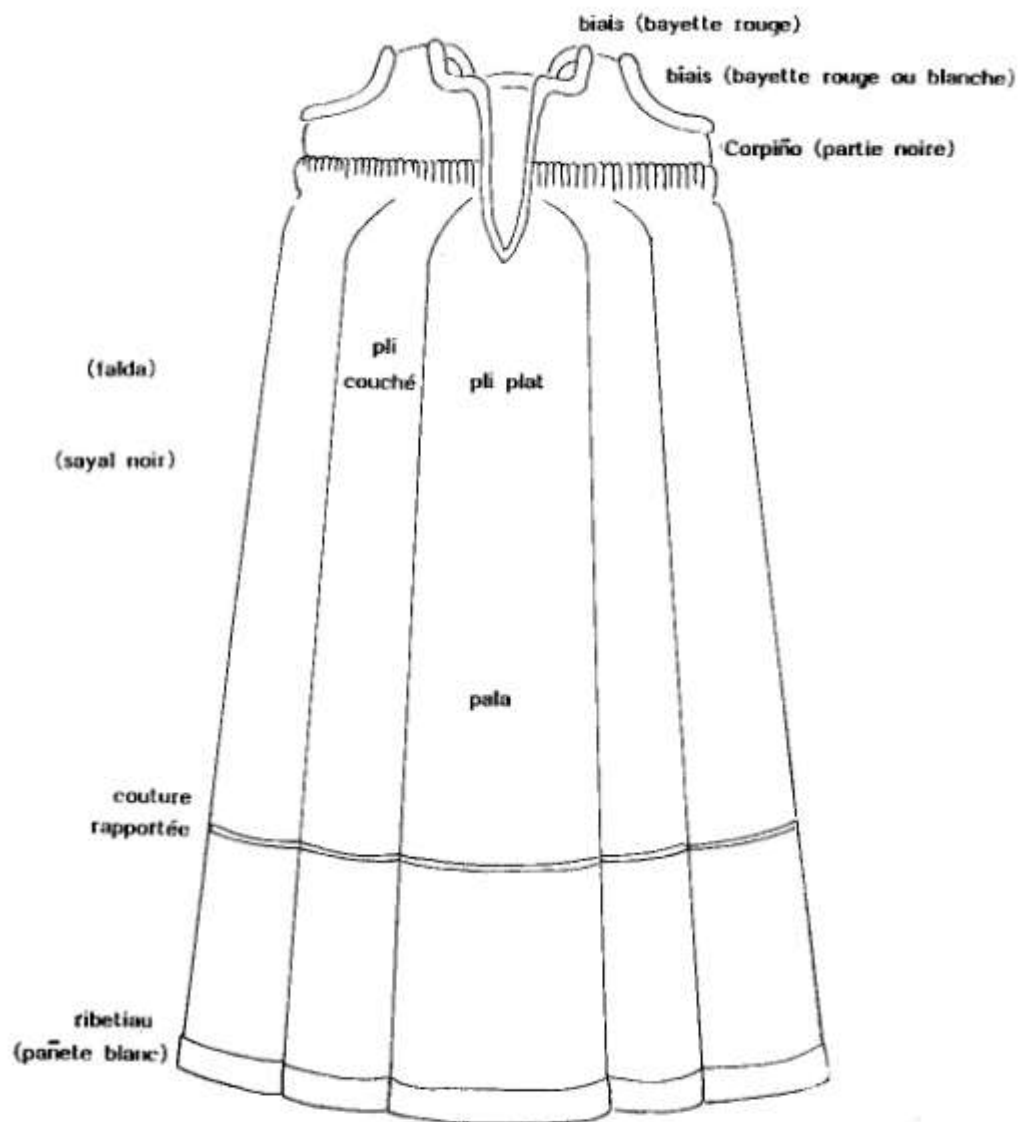
## Robes

Au long des Pyrénées et jusqu'au milieu du XIXème siècle, nous précise Mr Jean Robert, "la laine, produit naturel d'un mode de vie essentiellement pastoral, filée maison et tissée au village, a été la base d'un vêtement traditionnel, c'est-à-dire fonctionnel" (61), dont les caractéristiques de variété et l'évolution au cours des siècles répondaient à des conditions climatiques, des fluctuations économiques, ainsi qu'à des stades politiques d'hégémonie ou de domination, sans concordance entre eux. Le particularisme local des aspects du costume féminin ansotan traduit pour nous une expression esthétique fondée sur une conception traditionnelle de la parure, de l'unité et de la cohésion sociale de ce groupe humain, délimité géographiquement et contenu en isolat ; et reste l'affirmation de sa personnalité propre. Cette unité ethnographique bien affirmée et son cloisonnement naturel "rincon", ont été cependant les principales raisons du maintien d'une originalité plus tardivement entamée que dans les vallées voisines. Cependant la comparaison des robes anciennes que nous avons établie au sein des vallées haut-aragonaises d'Ansó et d'Echo et navarraise de Roncal nous laisse entrevoir certaines similitudes avec celles du Haut-Béarn (62) influencées par l'Espagne (lors des émigrations béarnaises saisonnières qui se poursuivirent du XVIème au XVIIIème, mais avec la différence qu'en Espagne, l'ascendant religieux y est prépondérant avec le maintien des confréries, (associations de personnes qui, sous couvert de sentiments de piété, ont des finalités de bienfaisance). Placées sous l'invocation d'un saint patron, la confrérie de N.S. de Puyeta entretenait en Ansó un esprit empreint de mysticisme, et motivait différentes fêtes et manifestations à caractère religieux, qui se déroulaient uniformément selon un rituel immuable et une stricte étiquette. Aussi, ne sommes nous pas surpris de voir prévaloir sur la robe commune propre à cette ethnie, qu'est la basquine, deux robes austères d'église (influencées par cette contre-Réforme sévère et contraignante), appropriées à ces circonstances et qui se superposaient : "le saigüelo" et la "saya", qui ne supportaient pas de bijoux et au port de laquelle on distinguait, notamment à l'aspect de détails particuliers, tous les événements familiaux. Cette tenue d'église à la fois variée et complexe faisait état d'une succession de coexistences de modes très différentes, les plus anciennes n'étant pas détrô-

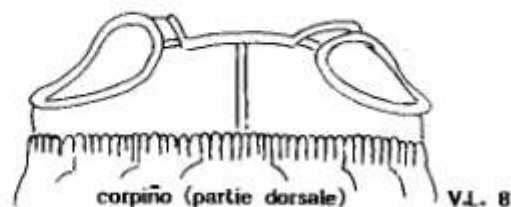
nées par les nouvelles ; il semble cependant paradoxal d'imaginer que l'usage n'ait pas retenu à Fago (63) le souvenir de cette tenue. Sans trop nous attarder sur les origines ibériques de la basquine, où la relation troublante que l'habillement de l'"orante" du "Cerro de los Santos", avec ses tuniques plissées superposées et sa coiffure, ne peut manquer d'attirer l'attention par de curieuses analogies de détail avec ceux de la "saya" évoquées par Mr Ricardo del Arco, qui ne restent toutefois qu'une hypothèse hasardeuse retenue avec réserve jusqu'à plus amples recherches. Nous croyons pouvoir affirmer, en accord total avec Madame Maria Dolorès Albiac Blanco, que la basquine était un vêtement influencé par les caractéristiques médiévales. Cette affirmation se constate d'ailleurs par le manque de boutons, et nous ajouterons également que cette robe a la caractéristique d'être plissée et verticale. Comme nous l'avons déjà précisé, l'habillement féminin limité au port de la basquina du "saigüelo" et de la "saya" variait (selon l'âge, la condition sociale de celle qui les revêtait, ou les cérémonies auxquelles elles étaient destinées), dans l'ordonnance de la couleur ou de la largeur des plis. Nous n'avons pas relevé en Ansó une trace de cette mesure infamante édictée par la coutume ossaloise et prise à l'égard d'une fille mère, qui la discriminait socialement par un détail extérieur du costume (64).

Des trois robes énoncées adoptées par la coutume (qui ne tolérait pas la moindre fantaisie nouvelle), ce qui ne changeait pas dans la composition c'était l'existence d'un "corpiño" (haut de bustier), très serré et sans manches (hormis celui de la "saya", qui appartenait au XVIème siècle, avec un décolleté en pointe sur le devant et arrondi à l'arrière. De ce "corpiño", qui ne couvrait que partiellement la poitrine tombait une longue jupe droite plissée qui dissimulait la taille et l'atténuait. Ces différentes types de robes, toujours de drap de laine plus ou moins grossier et de couleur unie ou "drap de plain", confectionnées maison selon des procédés archaïques, constituaient un vestiaire amplement garni, et un entretien méthodique s'imposait. La lourdeur des robes d'église et de la robe de fête ne permettait pas le lavage, aussi étaient-elles seulement aérées et battues ; seule la basquine de travail dite "de diario" était nettoyée à l'occasion des grandes lessives coulées à la belle saison sur les bords du Véral. Entre-temps, tous les vêtements sales étaient conservés dans le grenier et étendus sur des cordes à l'abri de l'humidité et des rongeurs. Après chaque lessive les robes usagées ou déchirées étaient raccomodées, (c'est-à-dire recousues, reprises ou rapiécées), puis rangées parmi les autres vêtements dans un coffre dit "a caxa". A l'approche de l'été et afin de les préserver des vers et teignes qui en rongent le tissu, chaque robe était brossée et secouée à l'air libre avant d'être soigneusement enfermée dans le coffre préalablement garni de "tiedas", ou têtes (fragments de racines résineuses odorantes), ou d'éclats de bois de pin, dont nous connaissons les propriétés physiques, qui en limitaient les dégâts. Ces "tiedas" tenaient lieu également de luminaires et constituaient l'éclairage le plus rudimentaire et le plus primitif. Quant à l'utilisation de l'armoire, bien que postérieure, elle ne servait pratiquement qu'au rangement du linge et n'a été affectée à l'usage de garde-robe qu'à une époque plus récente.

A partir des généralités développées ci-dessus nous étudierons méthodique-



SAIGÜELO ou COFRADIA



V.L. 8

ment ces diverses catégories de robes en décrivant alternativement les diverses particularités et l'utilisation de chacune d'entre-elles.

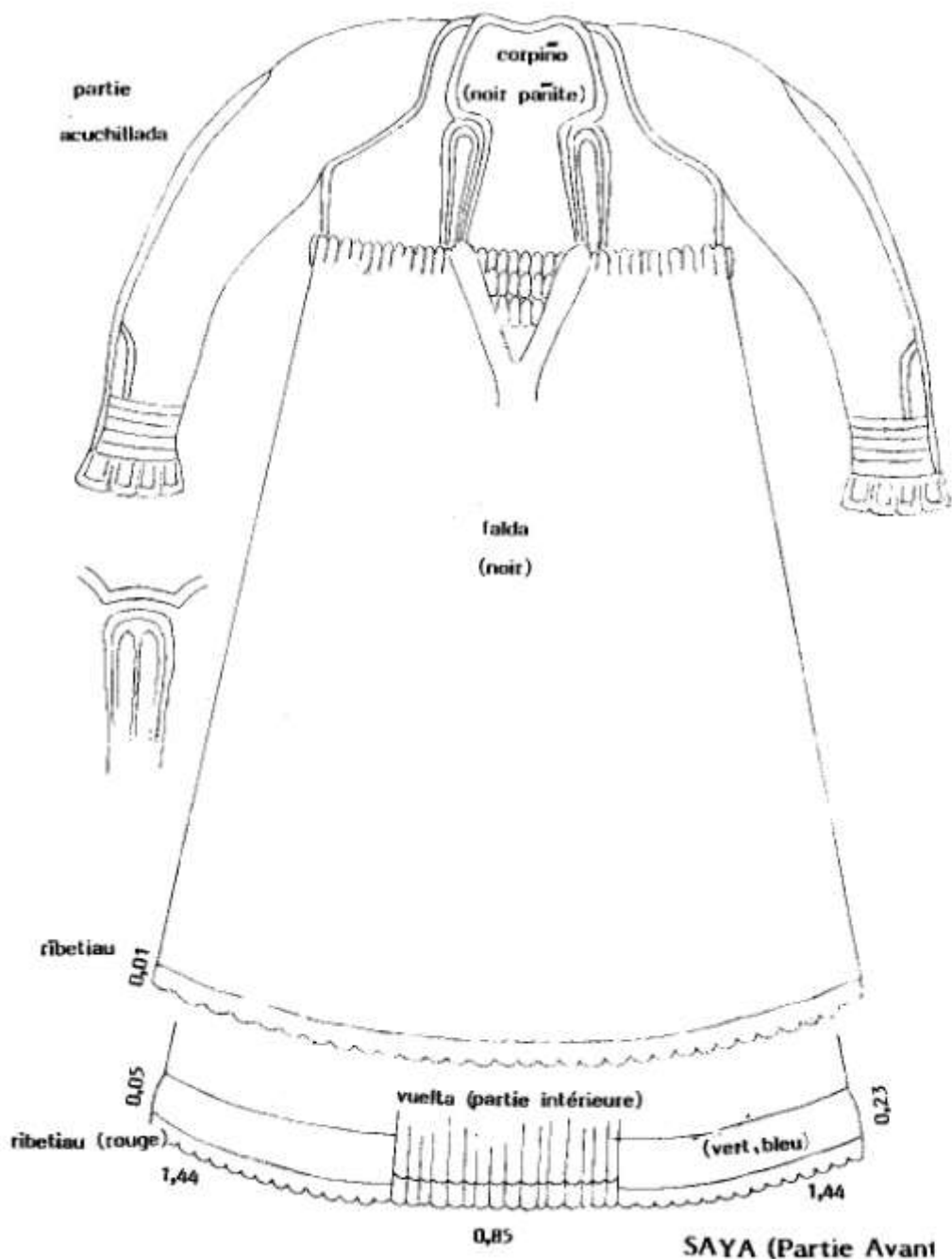
### Basquiña

La "basquiña" était la robe usuelle d'Ansó et de Fago (65). Etymologiquement ce terme semble toutefois avoir été usité à tort dans le cas d'espèce, car le corsage très ajusté du XVIème, que nous retrouvons amélioré dans le vêtement aragonais au début du XIXème, ne s'adaptait pas plus à Ansó qu'à Echo où les robes étaient très amples et présentaient un caractère d'inspiration médiévale. Ce terme de "basquiña" ne prévaudra donc que dans la limite où cette robe comme les autres, bien que différente désignera la robe commune (66). Elle se portait après la communion et ensuite l'existence durant (et pouvait être léguée en héritage comme un autre bien). Le niveau social de la famille déterminait le port d'une ou de plusieurs basquiñas et leur état de conservation décidait à quel moment devaient être revêtues chacune d'elles. Le détail des trousseaux figurant sur les minutes notariales consultées mentionnent : "sayas verdes" ; on en retenait généralement trois.

Cette robe était coupée proportionnellement selon la taille de la destinataire et se composait d'un corselet court ou "corpiño", et de la longue jupe évasée à l'ourlet, qui y était raccordée, (ce qui ramenait la longueur approximative à 1,40m environ). Le poids moyen que nous avons déterminé par comparaison de cinq vêtements anciens identiques, variait entre 3kg250 et 4kg. Ce poids, (fonction de la morphologie de la personne), revenait intégralement à la quantité de bayette utilisée car l'ajout de "pañete" du corpiño restait pratiquement insignifiant.

Le "corpiño" était formé d'un empiècement (68) en "pañete" (69) de laine de couleur noire (de 84 à 90 cm de tour sur 13 à 17 cm de haut) suivant le cas, doublé intérieurement de bayette verte de même texture que la jupe. Il était bordé d'un biais de bayette de couleur rouge de 1 cm à l'encolure (qui se prolongeait le long de l'échancrure jusqu'au pli central, et jaune à l'emmanchure, et comprenait en outre à sa base intérieure un liseré avec cordelière qui permettait de finir d'ajuster la robe (70). Une agrafe joignait alors les deux bords de la partie pectorale du corsage et le fermait. Ce "corpiño" dont l'utilité était de couvrir la partie supérieure de la poitrine, la comprimait jusqu'à l'effacement (71).

La jupe ou "falda", dont la largeur pouvait atteindre 4,50m dans son développement, sur une hauteur variable de 1,17m environ (prise sous le corsage) était formée de huit lès d'étoffe de bayette vert olive (72) (assemblés au point piqué) qui en donnaient l'ampleur. Cette jupe composée de petits plis et non de fronces se montait à partir du corselet. Afin de maintenir ces plis (73), une solide couture au point de surjet les fixait généralement tous les 2 cm, ce qui permettait un plissé droit et régulier à partir du large pli central (74) ou "pala". C'était toujours une femme de la maison qui confectionnait ce vêtement, son exécution traditionnelle nécessitait deux à trois jours, et la mesure en était une corde. La "basquiña" était une robe longue, sans manches ni poches (75) qui se revêtait en l'"enfant" (76), mais seulement après le coiffage des "chur-



76  
77

ros". Très ample à sa base, le "corpino" par contre était très ajusté et la poitrine prise dans le plissé lui-même, aussi pour allaiter son enfant la mère était-elle dans l'obligation de soulever un pan de robe jusqu'à la hauteur du sein.

La "basquiña" de fiesta" ou de "dia festivo" était une robe neuve, élégante dans le plissé, qui n'était jamais retroussée. Ce plissé était maintenu avec beaucoup de soin au moyen d'une faulure (qui évitait qu'il ne se défasse). Il n'y avait pas de différence entre la robe d'une célibataire et celle d'une femme mariée. Cette pièce d'habillement se portait avec une chemise plus fine, un jupon foncé rayé et une paire de "mangas" bleues (l'hiver). Un scapulaire suspendu à l'épaule gauche constituait le seul ornement de ce costume habillé. La coiffure en était la couronne de tresses enrubannées, prises dans la résille blanche et enveloppée d'un foulard de laine ou de soie ; et les chaussures adaptées à la saison.

Depuis le début du siècle, la basquine était le vêtement utilisé pour l'office du dimanche, mais aussi par les "danzantes" de la "cofradía" qui exécutaient pendant la procession la "jota ansotana". La mariée à la sortie de l'église, après avoir retiré la mantille et les robes d'église (saya et saigüelo) apparaissait parmi les invités également vêtue de cette seule robe qu'elle rehaussait exceptionnellement de la "escarapela" garnie de ses "platas" et laissait voir la couronne en soie cramoisie qui l'assimilait aux vierges de la Renaissance. Il faut ajouter en tout état de cause que la basquine servait toujours de sous-vêtement aux robes d'église et que selon l'importance des solennités religieuses on revêtait alternativement le "saigüelo" voire même la "saya" pour les grandes circonstances.

Lorsque la "basquiña" était usagée elle devenait vêtement ordinaire de "diario" on l'appelait communément "bancal", dans cette tenue la jupe relevée, ramassée à l'arrière, "remangada" et nouée (77), découvrait ainsi le jupon de dessous. L'été, pour les divers labeurs, l'ansotane retroussait normalement ses manches de chemise pour se donner l'aisance nécessaire ou mettait des manchettes de coton. Il lui arrivait fréquemment comme en Haut-Béarn, de délaissier sa robe par trop encombrante et de travailler en chemise et jupon, auquel cas, mais uniquement pour la récolte des céréales, elle portait un petit tablier de cuir pour protéger sa poitrine lors du maniement dangereux de la faucille, et gantait également ses doigts dans un étui incurvé en bois, destiné à cet usage "zoqueta". Pour se rendre aux offices du matin et durant la mauvaise saison, elle se couvrait d'une mante de bayette verte dite "bancal" ; ce terme comme nous l'avons déjà précisé était habituellement retenu pour désigner simplement la tenue des champs en elle-même et des travaux de "diario". Dans les autres circonstances la coiffure en était le mouchoir de laine ou de coton "pañuelo", les chaussures restant les "abarcas con abarqueros" et les "peletes".

Comme dans la tenue habillée aucun signe particulier ne désignait anciennement la femme mariée de la célibataire.

Périodiquement, lors des grandes lessives qui n'avaient lieu que deux ou trois fois par an à la belle saison, la basquiña était lavée. Entre temps elle était aérée au grenier. On la mettait ensuite à tremper dans l'eau, puis dans un cuvier sur lequel une grossière toile de lin tendue recevait des cendres de bois tami-



II  
SAIGÜELO COLORAU  
(Tenue Habillée)

78  
79

VL 83

sées que l'on arrosait d'eau. Après une nuit de trempage, on vidangeait la cuve et l'on versait de l'eau bouillante sur les cendres végétales, que l'on renouvelait : cette opération permettait de dissoudre les particules détersives de soude répandues dans les plis serrés de la robe et d'en émulsionner les crasses. Le résidu de cette lessive de soude coulée, dite "lexiva", était graduellement réchauffée puis répandue autant de fois qu'on le jugeait nécessaire : la basquine était ensuite retirée et rincée encore tiède dans l'eau vive du Véral. On ne tordait jamais cette robe de laine, et pour l'égoutter on la faisait seulement sécher à l'air durant une journée, puis encore humide, on en faufilait les plis et on la comprimait entre deux draps sous un matelas où à même le sol, sous deux ou trois lauzes, ceci pour en stabiliser le plissé (78). Nous estimons que la basquine était une robe lourde et inconfortable qui répondait cependant aux conditions climatiques montagnardes et restait l'expression du particularisme bien déterminé de cette vallée.

### Saigüelo

Le "saigüelo", corruption de "sayuelo", dont l'étymologie est "sagulum", était une robe d'église de ligne élégante, qui se portait à l'occasion de différentes cérémonies religieuses, fête patronale, événements de famille, et jusqu'à la fin du XIXème, pour tous les offices du dimanche (79). Ce qui le différenciait de la basquine était la couleur, la matière, une largeur moindre, par contre la coupe en restait la même, comme il est mentionné plus loin.

Bien que le détail des trousseaux, recoupé dans les contrats de mariage, reste imprécis à cet égard dans l'énumération vague des robes : "sayas verdes y negros", nous savons que l'usage en acceptait une. Cependant une vie ne suffisait pas toujours à l'user, et fréquemment on se la transmettait de mère à fille. Le "saigüelo" se vêtit dès l'âge de la puberté sur la basquine qu'il dépassait légèrement en longueur (80) et semblait ainsi marquer comme une suprématie inspirée par le souci du respect du sacré.

Dans les mêmes conditions que la "saya", cette robe, "bestido negro", était composée dans du drap de bayette grossière, de facture indigène dite "sayal", dont la lourdeur et l'épaisseur provenaient tant du filage que du tissage : cette lourdeur lui conférait un aspect hiératique. Une estimation de pesage fondée sur l'examen de cinq robes anciennes nous a déterminé le poids moyen de 5 kg environ.

Le "saigüelo" restait donc une robe droite plissée, de couleur noire d'une longueur théorique de 1,35m environ, formée comme la basquine d'un corsage "corpino" et de la jupe attenante avec son large pli central ou "pala".

Le "corpino", d'une dimension de 15 cm, avait les mêmes particularités que celui de la basquine ; à savoir qu'il était composé d'un empiècement en "pañete" de laine également de couleur noire, bordé d'un biais de bayette blanche, parfois rouge à l'encolure, cela jusqu'à la base de l'empiècement, et d'un biais de bayette blanche ou jaune à l'emmanchure. De même que pour la basquine, le "corpino" était doublé intérieurement de la même texture que la jupe, ce qui rendait le poids de "pañete" du corsage nul, et faisait que le poids total du "saigüelo" restait théoriquement celui de l'ensemble de la robe.

La jupe était taillée sur une largeur de 3,70m, sur 1,20m de hauteur environ, et était composée de 10 lès. Cent soixante petits plis réduisaient cette largeur à un tour de taille de 1 m ; et des plis couchés remenaient la base à un largeur de 2 m. Ce plissé était renforcé dans son premier quart par une couture rapportée et la partie inférieure de la robe ou "vuelta" était également garnie intérieurement et extérieurement par une bande rapportée de feutrine blanche de 4cm le "ribetiau" et intérieurement par une bande supplémentaire "faldar", de 11 cm en "pañete" rouge dite "o cadin". En général, toute femme était à même de confectionner son "saigüelo", seule la maladroite avait recours à une couturière. Le temps minimum requis pour le stade primaire de la confection était de deux jours ; il fallait ensuite 3 à 5 jours pour procéder au plissage, car la technique consistait à déterminer un plissé simple et à le faufiler. On étendait ensuite la robe sur une planche de bois, et on l'arrosait d'eau bouillante, puis on compressait ce vêtement détrempé sous une autre planche, alourdie par de larges dalles de pierre. On le sortait ensuite pour le faire sécher durant au moins deux jours et on le plaçait pendant un temps indéterminé sous un matelas. Le "saigüelo" était ensuite rangé dans un coffre parmi les autres robes.

Le "saigüelo negro" se revêtait sans les "mangas" avec la "mantilla" de couleur blanche, car les bras n'étaient pas ballants, mais au contraire disparaissaient sous ce voile qu'ils croisaient et maintenaient : les chaussures primitives en étaient les "abarcas". L'usage du "saigüelo" n'étant qu'occasionnel on ne le lavait jamais mais on l'aérait ; seul le "ribetiau" blanc était décousu et nettoyé. Jusqu'à l'habillement du "saigüelo" la femme pouvait se vêtir seule. Le caractère dominant de cette robe restait avant tout sa sobriété et son austère élégance.

### Cofradía

Le "cofradía", dont la traduction littérale est confrérie, était par excellence le vêtement spécial attaché à une association pieuse (réservé seulement aux jeunes ansotanes) (81). Pour cela la coutume ordonnait le port de la robe dite "saigüelo" avec un détail d'accessoires bien déterminés. En effet, chaque année au sein de la confrérie de "Nuestra Señora de Puyeta" était choisie une "moza de cofradía" dont le rôle consistait à porter la bannière durant les processions de la fête patronale de St-Sébastien (82), de la St-Matéo, et à la "romería du sanctuaire de "N.S. de Puyeta (83), qui avait lieu le premier dimanche après le 8 Septembre (Nativité de la Vierge). A elles seule incombait le port de cette "vêtue" étendue à sa dignité. C'est à l'occasion de ces importantes manifestations (84) (85) que les "danzantes" qui l'accompagnaient revêtues primitivement du "saigüelo" interprétaient devant l'image de St-Sébastien, de St-Matéo ou de la Vierge de Puyeta, aux sons du "chirulo" ou ("chiflo") et du "salterio", une danse d'origine basque le "ala cay" (86). Cette danse ancienne fut remplacée à la fin du siècle dernier par la "jota ansotana" (plus lente), exécutée aux sons du "chiflo" et du "tamboril" par des danzantes" revêtues de la basquine (87).

A l'inverse de l'habillement du "saigüelo", dont la coutume rejetait les "mangas" mais prescrivait le port de la "mantilla"; la tenue de "cofradía" portée par l'élué de l'année comportait par contre l'utilisation de "mangas" et la coiffure des "churros". Les "mangas" dites de "cofradía", composées dans de la futaine ou du tissu piqué de couleur blanche, et ornementées aux poignets d'une chute de rubans de couleurs les "colgallos", étaient retenues entre elles à l'arrière par un large ruban doublé la "cinta", dont le fond était rouge et le motif décoratif généralement tramé en jaune. Ce ruban habituellement était le rappel de la garniture de soie utilisée pour orner la partie latérale de ces manches.

Sur un pectoral de soie à dominante rouge ou aux couleurs de l'Aragon "l'escarapela", s'étaient les "platas" dans la gamme du médaillon reliquaire "relicario", des vierges "del pilar" et de cette croix d'argent ou d'or dite "cristo". Les bijoux restaient uniformément, le lourd gorgerin dit "sofocante" et les pendants d'oreilles ou "pendientes". Ainsi vêtue "la moza del año" restait tête nue (la coiffure consistant dans cette couronne rouge, formée par les tresses enrubannées) et l'on exhibait le grand col évasé qu'était la "gorguera" et le bouffant du haut des manches formant gigue. Les chaussures en étaient les bottines. Revêtir une telle toilette nécessitait l'assistance d'une tierce personne.

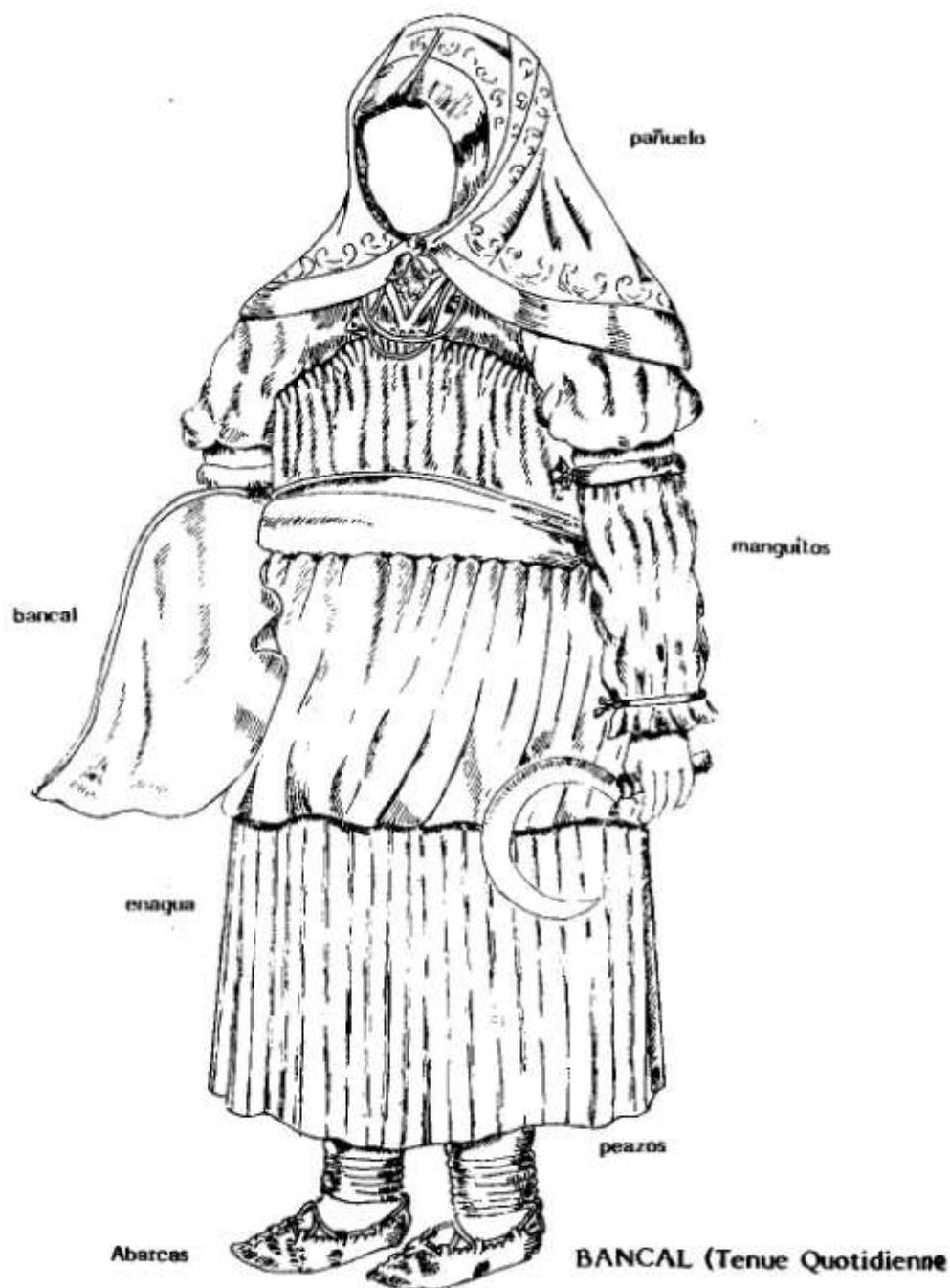
80  
81

### Saya

La "saya", dont l'étymologie dérive du terme latin "sagum" était la robe de dessus et par extension la grande robe traditionnelle ou robe de cérémonie ; elle reste à nos yeux une des expressions de cette éblouissante suprématie politique de l'Espagne au XVIème siècle, marquée par la Contre-Réforme catholique, et en est une réminiscence.

"A saya" était la tenue qui présidait aux grandes solennités religieuses d'Ansó, au travers de laquelle on distinguait visiblement tous les événements qui présidaient à la vie de famille. Revêtue de la puberté à l'âge le plus avancé, cette pesante robe d'église dont le port signifiait dignité et bienséance, se superposait toujours sur le "saigüelo" et la "basquiña". A l'occasion du baptême, de la communion ou de la confirmation, seule la marraine la mettait, (car la mère n'assistait jamais (87b) au baptême et ne portait que le "saigüelo" pour les autres cérémonies énoncées). Il en était de même pour l'épousée durant le mariage religieux ; et durant les funérailles, pour la veuve et les proches parentes, qui seules, revêtaient pareillement ce vêtement. La tradition en voulait une, néanmoins dans des familles excessivement aisées, nous en retrouvons parfois deux, et occasionnellement trois. Il faut dire qu'une existence ne suffisait pas à l'usage, (bien propre), elle se transmettait généralement.

"Bestido negro" au même titre que le "saigüelo", cette robe d'apparat, très ample et d'un inconfort à peine supportable, (composée d'un corps de robe tenant ou corsage et d'un bas de robe plissé ou jupe), était taillée également dans cette matière grossière dite "sayal" qui seule lui donnait la prestance nécessaire au caractère des cérémonies auxquelles elle était destinée.



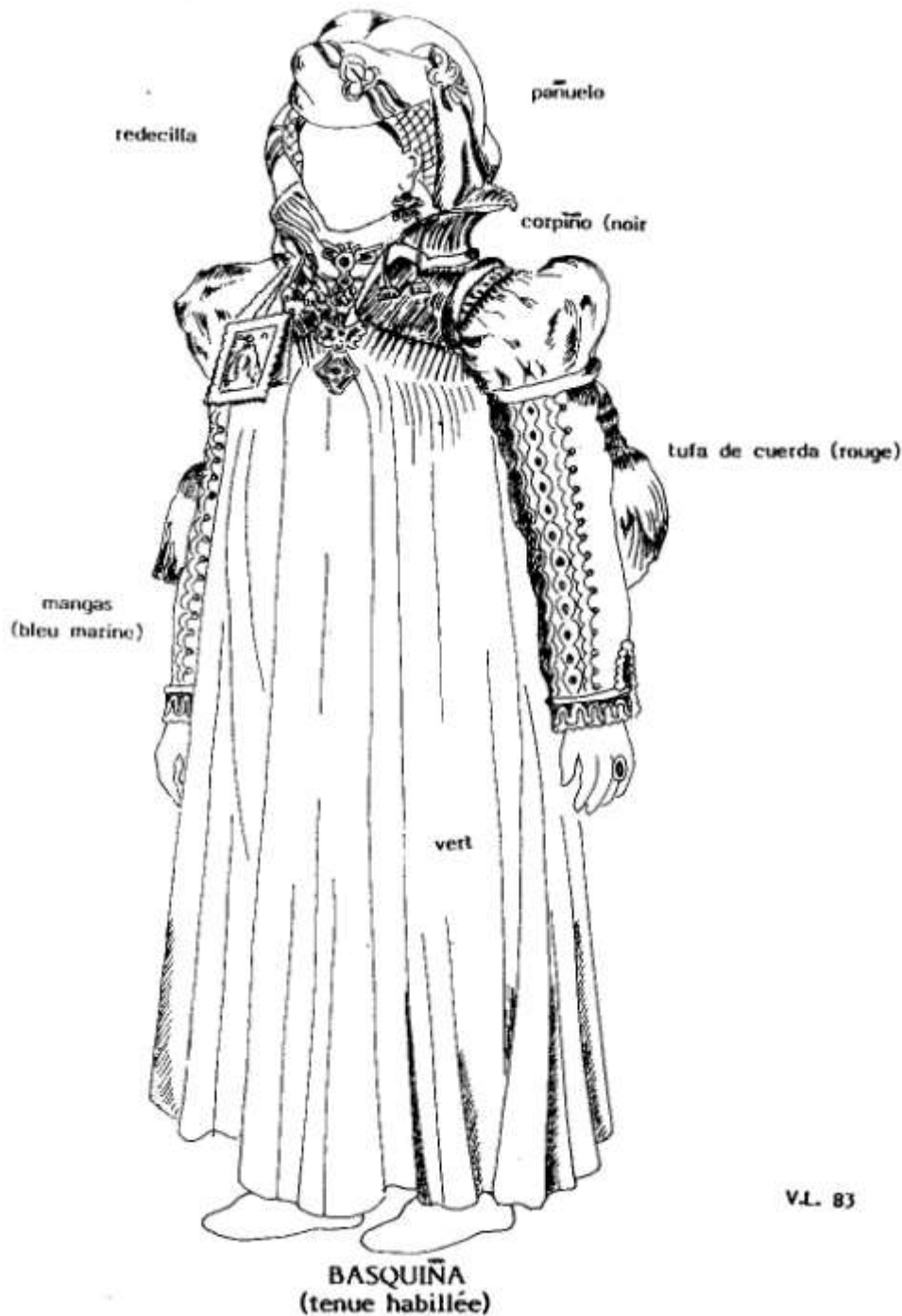
82  
83

D'une longueur approximative de 1,30m, nous estimons son poids moyen à 7kg900 environ, et précisons que cet habillement, dans son ensemble, atteignait un poids (88) dépassant parfois les 20 kgs, bien que ce chiffre ait été mainte fois exagéré. A notre avis, une semaine au moins était nécessaire pour sa confection. La "saya" semble avoir respecté les caractéristiques de cette robe du XVIème, dont le "vaquero" dérivant de la combinaison primitive d'un corsage ajusté à manches primitivement amovibles, que nous qualifierions de "corpiño" et de la jupe cloche. Elle se portait avec une mantille, version réduite de l'ancien "manto", et revêtue de la sorte la silhouette figurait un cône de la tête au sol, exprimant ainsi par sa rigidité sévère les préoccupations morales de la Contre-Réforme et l'idéologie ascétique du clergé espagnol.

Le corsage ou "corpiño" de "pañete" noir, doublé intérieurement de la même texture que la jupe, voire de "sayal" marron de remplacement, était plus important que celui du "saigüelo", (il ne pouvait par ailleurs en être différemment, ne serait-ce que pour soutenir cette très lourde jupe, qui ainsi dissimulait entre autre toutes anomalies physiques).

Largement décolleté, il était bordé d'un biais de bayette jaune (dont l'échancrure plongeait largement sur le pli central de la jupe). Par contre les emmanchures étaient biaisées de bayette rouge. Son large bustier supportait en outre une décoration simple, par application de liserés aux couleurs de l'Aragon qui rehaussaient la partie dorsale du "corpiño", et les faux devants de corsage (89). Le "corpiño" comportait également une paire de manches légères en "pañete" (90) d'une longueur approximative de 58 cm, fendues à l'arrière dans le sens de la hauteur nommées "as mangas de sayas" (en ansotan), et dites "acuchilladas" (en castillan). Ces manches ouvertes et pendantes ordinairement de couleur vert clair (91), laissent apparaître à l'habillage la chemise, donnaient une certaine légèreté à l'ensemble. Elles se fermaient aux poignets sur des œillets au point de feston "aguyedes", à l'aide de rubans simples "flocos" ou plus luxueux "flocados" ou "colfayos", d'une couleur adaptée à l'état de la personne, et étaient garnies à la partie supérieure arrière de passements de fils d'or en relief "colgallos" ou de broderies-application en feutrine (dont les motifs ornementaux offraient une extraordinaire fantaisie). Les manches étaient également agrémentées dans le sens de la saignée, d'un galon soyeux de couleur ou rouge, d'une hauteur de 10. Les poignets hauts de 18 cm, étaient ornés de galon de tissu, rouge, jaune ou autre (tailladés ou de coupe dite tailleur). La richesse d'ornementation traditionnelle tant du corsage que des manches, qui aurait dû s'extérioriser, restait invisible ne répondant seulement qu'à la satisfaction personnelle d'avoir un travail achevé, car l'on savait par évidence que le port usuel de la mantille ne permettait pas de la constater.

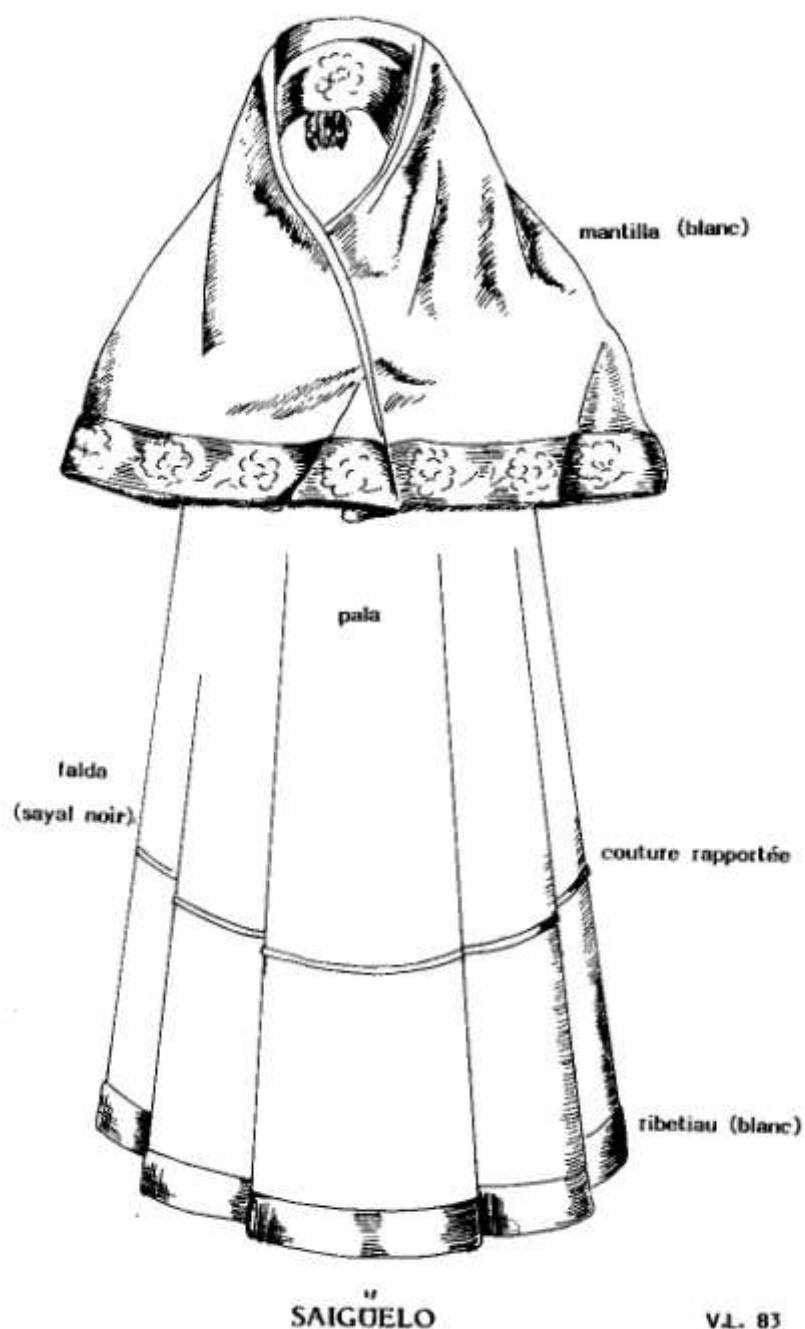
La jupe ou bas de robe "falda", était coupée dans un tissu d'une largeur variant sensiblement de 6,70 m à 7,20 m, sur une hauteur de 1 m, et comprenait une vingtaine de lès. Après examen méthodique de deux robes anciennes que nous désignerons par a) : longueur 1,30m, ampleur de jupe : 6.80 m - b) longueur : 1,30 m, ampleur de jupe : 7 m 20 - nous avons constaté que dans le modèle a), 100 petits plis ramenaient le tour de poitrine à 1 m, le tour de taille à 1 m, la base plissée à 2 m - dans le modèle b), 120 petits plis rame-



naient le tour de poitrine à 1 m, le tour de taille à 1 m 20, la base plissée à 2,80 m. Bien que la morphologie de la personne puisse être sensiblement différente dans le cas d'espèce, cela nous prouve avant tout que la nature de l'étoffe n'autorisait seulement qu'un travail grossier à la portée de tout le monde. La disposition du plissé n'étant qu'affaire de goût, il est évident que seule la dextérité d'une couturière avisée permettait d'obtenir une certaine symétrie et des plis assez réguliers, mais en toute circonstance on s'efforçait de donner l'harmonie à l'ensemble de la robe, quelle que soit la conformation de la femme. Le plissé de la jupe était dit "rizado" ou "plisado de canutillo" (plis soleil), c'est-à-dire, qu'au lieu d'être couchés comme dans la basquine ou le "saigüelo", ces gros plis étaient creux et symétriques, et la lourdeur de l'étoffe en assurait le maintien. La technique consistait à serrer fortement les plis les uns aux autres (par de solides coutures en biais), sur lesquels on projetait de l'eau bouillante ; on laissait ensuite sécher, sans toutefois comprimer, puis l'on déposait la robe dans un coffre. La "vuelta" de la "saya", ou base inférieure était bordée d'un biais de couleur rouge de 1 cm, "ribetiau rojo", d'où partait intérieurement un faux ourlet également de couleur rouge (de 5 cm) sur la partie avant et à l'arrière : (à l'avant sur une longueur de 85 cm, et à l'arrière sur une longueur variant selon la robe de 3,05 cm à 3,55 cm, elle était doublée sur les deux côtés d'un autre faux ourlet de couleur vert clair d'une longueur de 1m40, sur 23 cm environ, qui constituait la "falda", et que l'on relevait à l'arrière. Le biais du "ribetiau" qui bordait la robe n'était cousu que lorsque les faux ourlets rouge et vert étaient placés. Dans la "saya de luto", revêtue par la veuve, on substituait à la "falda" vert clair, une "falda" bleu marine ou blanche, soit en superposant, ou au contraire en l'enlevant. La "saya", vu son ampleur n'était jamais nettoyée mais seulement aérée.

"A saya" se portait relevée retroussée jusqu'aux aisselles, de sorte que les larges plis qui la composaient permettaient d'exhiber la "falda" et de dégager à l'avant une partie du "saigüelo" dont la simplicité contrastait fort sur l'éclat de la robe de dessus. Cette tenue d'église ne comportait aucun ornement extérieur à la robe elle-même : cependant la préparation du coiffage et de l'habillement (une heure environ), était parfois aussi longue que le temps d'utilisation, et nécessitait une théorie d'officiantes ou à défaut, une seule personne expérimentée. Ce cérémonial somptuaire donnait à l'ansotane une extraordinaire dignité.

La patiente revêtue tour à tour de la basquine et du "saigüelo", et préalablement coiffée des "churros", enfilait cette lourde robe avec l'aide d'assistantes, la difficulté consistant à ramasser les pans en avant et à les retrousser. Pour cela, on relevait la moitié de la partie avant de la "saya" en ramenant la "vuelta" à hauteur de la poitrine et en l'évasant, ce qui déployait de chaque côté une queue très étoffée qui prenait l'agrafe à l'arrière, ("abrochar"). Puis on doublait la première troussure à la même hauteur et on l'y maintenait en la comprimant à l'aide d'une ligature solide de corde, qui la ceignait sous les aisselles, car la lourdeur du tissu ainsi relevé ne permettait plus à ce stade l'utilisation d'une agrafe. Ce procédé de retroussement avait pour particularité de fixer les draperies à leur véritable place, et de mettre en valeur de chaque côté le plissé élégant en demi-éventail, plissé qui par ailleurs découvrait la large "falda"



86  
87

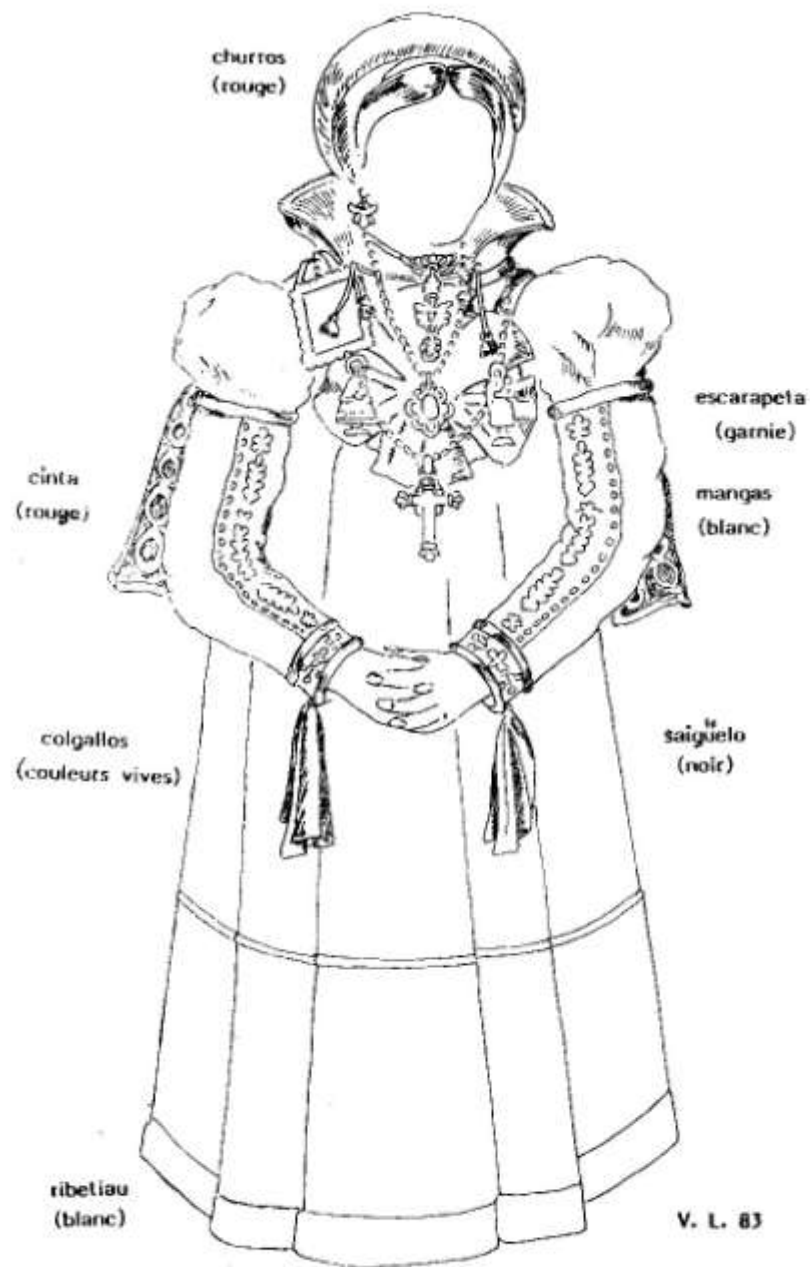
verte ou marine bordée du "ribetiau" rouge, blanc ou vert, (approprié à l'état de la personne), et le "ribetiau" blanc du "saigüelo". (92). Afin de lui donner plus de prestance, on garnissait intérieurement les parties évasées du retroussis, de papier ou d'un surplus de tissu en bourrelet : ce rembourrage amplifiait considérablement le contour des hanches et semblait présenter une analogie avec le vertugade du XVIème siècle. La fin de l'habillement consistait à ceindre le beau tablier de brocart, qui laissait dépasser la base du "saigüelo", et à suspendre à l'arrière le riche ruban "cinta", déployé en V renversé sur le "fald" vert ou bleu, puis à couvrir la tête et les épaules de la mantille blanche que l'on maintenait intérieurement en la croisant, ce qui dissimulait partiellement les traits du visage. Les chaussures étaient en dernier lieu les bottines. Il faut également dire qu'afin de maintenir la forme concave de la "gorguera", qui se dégageait fortement de l'encolure, et ne pas l'écraser, on mettait un foulard en pointe qui couvrait également les "churrós", et on le fermait dans le cou : cette opération intervenait avant d'enfiler la première robe, c'est-à-dire la basquine. Ainsi vêtue, et afin de ne pas modifier l'ordonnance du plissé savant de sa robe, l'ansotane descendait l'escalier en reculant. Sa démarche sur le parcours de l'église s'effectuait en un léger balancement de jupe, elle semblait alors être d'une seule pièce et portée sur des roulettes (93). Le port de la "saya", qui ne se justifiait qu'à l'occasion d'imposantes cérémonies religieuses ou d'événement familiaux importants et ce, pour une durée d'au moins une heure, quelle que soit la saison, était tellement harassant, que seules les femmes d'une constitution très robuste et accoutumées à de rudes labeurs, pouvaient la supporter sans défaillir ; en d'autres cas, toute autre femme se serait évanouie. La cérémonie achevée, l'ansotane, en dépit du poids et de l'encombrement de cette robe, dès son retour au foyer, l'enlevait alors seule, avec une dextérité sans pareille, en la faisant voler vers l'arrière d'un geste gracieux qui la libérait ainsi en l'allégeant, comme si elle n'était pas exténuée par le port par trop contraignant de ce vêtement si lourd de tradition, dont elle ne pouvait se dessaisir.

### Vêtements de deuil et de sépulture

"Le deuil en Ansó comme en Béarn, s'étendait à toute la famille, proportionnellement aux liens qui attachaient les personnes au défunt ; et se manifestait dans la tenue vestimentaire et aussi, par un ensemble de privations et d'abstentions dans les gestes habituels de la vie commune" (93b)

Cette assertion se vérifiait pour les ansotanes jusqu'au deuxième degré de parenté, et les deux termes "de luto" et "alivio de luto", déterminaient cette période de grand deuil, puis de demi-deuil, sanctionnées par des mesures rigoureuses au niveau du mode de vie et du comportement, dont le port de vêtements austères.

En effet, en Ansó, la veuve était vouée à un deuil quasi intégral et l'on ne concevait seulement une transition de demi-deuil (de courte durée), que chez les enfants ou dans la proche parenté. Le deuil chez une veuve durait généralement sa vie durant, car à la durée de ce deuil (d'environ 3 ans plus 1 an), s'en ajoutaient souvent d'autres qui la confinaient dans une même vêtue. Chez



**COFRADIA**  
(élue de l'année)

l'enfant l'on retenait un an, et au sein de la famille en général six mois, durant lesquels on s'abstenait de figurer dans les lieux publics ou de participer à des réjouissances. La veuve au cours de la première année (94) ne quittait sa demeure que pour se rendre aux offices ou aller travailler aux champs, évitant strictement toutes conversations publiques : en un deuxième temps seulement elle reprenait contact avec le voisinage, puis progressivement avec la vie journalière. Ce n'était qu'au travers de certains détails d'ornementation que l'on distinguait les signes de deuil.

Aux temps anciens la personne défunte revêtue d'une chemise et coiffée seulement des "churros", était ensevelie dans une toile de lin ou de cotonnade grossière qui faisait partie intégrante du trousseau, le "linzuelo" ou "mortalla de cristo", puis mise en terre. Il ne pouvait en être autrement à cette époque, car, comme en Béarn, les vêtements passaient aux héritiers. A une date plus récente, (probablement vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, les vêtements devinrent moins précieux, c'est-à-dire plus abondants), l'on se pliait alors aux dernières volontés de la mourante, ou à l'observation stricte des usages qui était de la coiffer des "churros", de voiler le visage et de la revêtir du costume des dimanches ordinaires c'est-à-dire d'une basquine neuve avec port de scapulaire, mais sans bijoux ; en dernier lieu on tolérait le port du "saiguëlo" et de la mantille, mais il est certain que chez une personne de condition misérable la robe en était une basquine dont l'état importait peu. L'enfant était toujours vêtue d'un "saiguëlo colorau" neuf.

Quelles que soient les personnes décédées : enfant, adulte, ou personne âgée, l'importance des obsèques s'évaluait au nombre de "sayas" figurant au convoi. Les personnes affligées revêtaient toujours la "saya" pour le cortège funèbre, alors que les autres assistantes se limitaient généralement au port du "saiguëlo". Dans cette circonstance on constate que la tradition n'a pas retenu en Ansó, le souvenir des "aurotz (94) comme en d'autres lieux du nord de l'Espagne ou du Haut-Béarn. Il arrivait même que si, au cours des funérailles certains "perdants" épanchent leur émotion par un comportement similaire, ils étaient aussitôt tancés par cette expression locale : "parixes as ploradoras de lascun" (tu es semblable aux "aourestères" ou pleureuses de Lescun).

La veuve durant neuf jours consécutifs revêtait "la saya de luto" pour se rendre aux offices : c'est au port de cette robe sur laquelle on remarquait certains ornements différents, que durant les grandes circonstances on la reconnaissait. La "saya de luto" comportait notamment dans sa "vuelta" un "ribetiau" blanc, et une "falda" bleue marine, cette tenue n'appartenait cependant qu'à des familles excessivement aisées, disposant, au moins de deux à trois "sayas", ce qui reste une exception. Il arrivait parfois que, dans le désarroi causé par une mort soudaine, une voisine non apparentée prête sa "saya de luto" pour parer à l'urgence, mais en général, le deuil étant de longue durée on substituait à la "falda" vert clair une "falda" bleue marine et au "ribetiau" rouge un "ribetiau" blanc, soit en le superposant, soit au contraire en l'enlevant. Des poignets des manches dites "acuchilladas" (qui pouvaient être de confection bleu marine tombaient une chute de rubans "coflayos"), qui étaient toujours de couleur noire, de même que les "cintas", qui pendaient à l'arrière, et le tablier de moire unie à franges. Passé le grand deuil, la veuve revêtait

la même "saya de luto", mais les rubans en étaient de couleur mauve ainsi que les "cintas" et le tablier de soie brochée dit de "rosa seca" dont les franges alternaient sur le violet et le noir. La robe requise pour tous les offices du dimanche ou pour la messe quotidienne était le "saiguëlo" ; occasionnellement la "saya de luto" et pour la tenue journalière dite de "diario", la basquine usuelle et ses accessoires : (tablier noir, manchettes foncées, corde de couleur noire et coiffure de "churros" noirs).

La veuve qui se remariait après les détails prescrits par l'usage, évitait les couleurs criardes et poursuivait un genre de semi-deuil qui se traduisait simplement comme en Haut-Béarn par le port d'un "pañuelo" sombre et non de couleurs gaies, parfois de bas noirs, mais en général, la majorité de ces femmes ne se remariait jamais, en auquel cas, comme nous l'avons précédemment mentionné, elle restait vouée à un deuil intégral. L'orpheline (enfant), portait anciennement un "saiguëlo colorau" couleur lie de vin "cardeño" ou rouge, avec des "mangas" de futaine blanche et un bandeau de tête généralement foncé, seule l'adolescente vêtait en "diario" un "bancal" avec "cuerda" rouge et noire et "churros" foncés (95) et le dimanche une basquine neuve avec "mangas" bleues et "churros" rouges. Durant cette période la jeune fille était interdite de bal et autres divertissements, ne pouvait pas être élue "moza de cofradia", ni se marier. Mais ce délai étant écoulé, elle revêtait pour la cérémonie religieuse du mariage une "saya de luto" avec "ribetiau" vert et "falda" bleu marine, "coflayos" et "cintas" mauve, avec un tablier broché de "roca seca". De retour au nouveau foyer elle exhibait sur sa basquine neuve une "escarapela" violette et blanche garnie de "platas", un beau "sofocante" et un scapulaire : les "mangas" étaient soutenues à l'arrière par une "cuerda" de couleur noire et rouge foncé, et elle était coiffée de "churros" noirs. La proche parenté portait une basquine avec manches bleues, corde noire et rouge et des "churros" noirs. Pour les obsèques seulement elle revêtait la "saya de luto", avec la particularité que le "ribetiau" pouvait rester le même, c'est-à-dire rouge, (on superposait néanmoins un "ribetiau" vert lorsque les perdants étaient de condition aisée) : la "falda" étant obligatoirement bleue marine. Les divers rubans étaient violets ou café et le tablier couleur café (96) avec pompons noirs ; pour obtenir cette dernière couleur on teignait un tablier de fête : (cette opération de teinture était dite "palotiau" en ansotan). La transition de demi-deuil en ce dernier cas voulait que les couleurs alternent de tons sérieux à tonalités plus vives.

Nous retrouvons dans cette mode vestimentaire certaines analogies avec celles du Haut-Béarn. De toute évidence, ce qui est certain, c'est que, seule la position sociale dictait toujours la conduite à tenir, car dans certains cas les couleurs d'accessoires n'étaient pas strictement observées.

Telles sont les particularités de ces costumes relégués désormais dans le domaine des musées, voire même du folklore. Les ansotanes ne s'encombrent plus actuellement de pesants atours de leur mère, et ont adopté la mode de la ville, plus conforme aux exigences de leur nouvelle condition de vie. En dépit de ce qui précède, nous avons observé durant l'été 1976, dans les rues d'Ansó, une femme relativement âgée vêtue de noir, elle portait notamment un mouchoir de tête noir en pointe, noué sous le menton, une pèlerine en

laine tricotée, avec jaquette, une jupe, un tablier, des bas et pantouffles, bref un habillement qui l'assimilait étroitement à nos vieilles Béarnaises. Il nous a été spécifié, qu'étant originaire d'Ansó, mais qu'ayant quitté le pays pour aller travailler en France, elle s'était départie du costume local qui ne signifiait plus rien, dès lors qu'elle était sortie de son milieu d'origine, et qu'elle ne pouvait reprendre à son retour. Ce cas aurait pu être également celui d'une femme étrangère à la vallée d'Ansó, qui serait venue s'y établir à l'âge adulte. Nous notons ce détail, car sa contemporaine, encore vivante en 1980, Madame Maria Mendiara Navarro de Casa Soro, maintient toujours le port "de diario", et des vêtements d'église, par contre, sa cadette de cinq ans, Juana, qui a toujours vécu auprès d'elle, a théoriquement ignoré cet usage, sinon occasionnellement, ce qui prouve qu'à sa naissance, une aspiration irréversible avait déjà décidé ce changement.

Au terme de notre étude, non sans nostalgie, nous entrevoyons encore le particularisme des costumes de ce groupe ethnique très affirmé, qui, comme en Vallée d'Ossau, constituait une entité sociale cohérente. Nous savons cependant que ces costumes traditionnels ne répondent plus aux besoins d'une civilisation industrielle, qui nous impose l'uniformité vestimentaire, et ne demeurent que des costumes de représentation arborés néanmoins, non sans une certaine ostentation, le jour de "l'exaltacion" des costumes locaux.

Nous sommes convaincus, que fières de leur passé et conscientes du présent, les ansotanes au travers de ces vestiges symboliques, sont plus aptes à se projeter au sein de ce monde nouveau auquel elles participent déjà, tout en maintenant intacte leur personnalité.

Notre conclusion sera un simple hommage rendu à nos voisins "Haut-Aragonaises", que nous exprimerons en dialecte ansotan :

"Pa nusotros : a basquina d'a mulla d'Anso ye a vestiu mas poliù de todo a Pirineo"

ANSÓ - JOUERS - ACCOUS 1974-1980

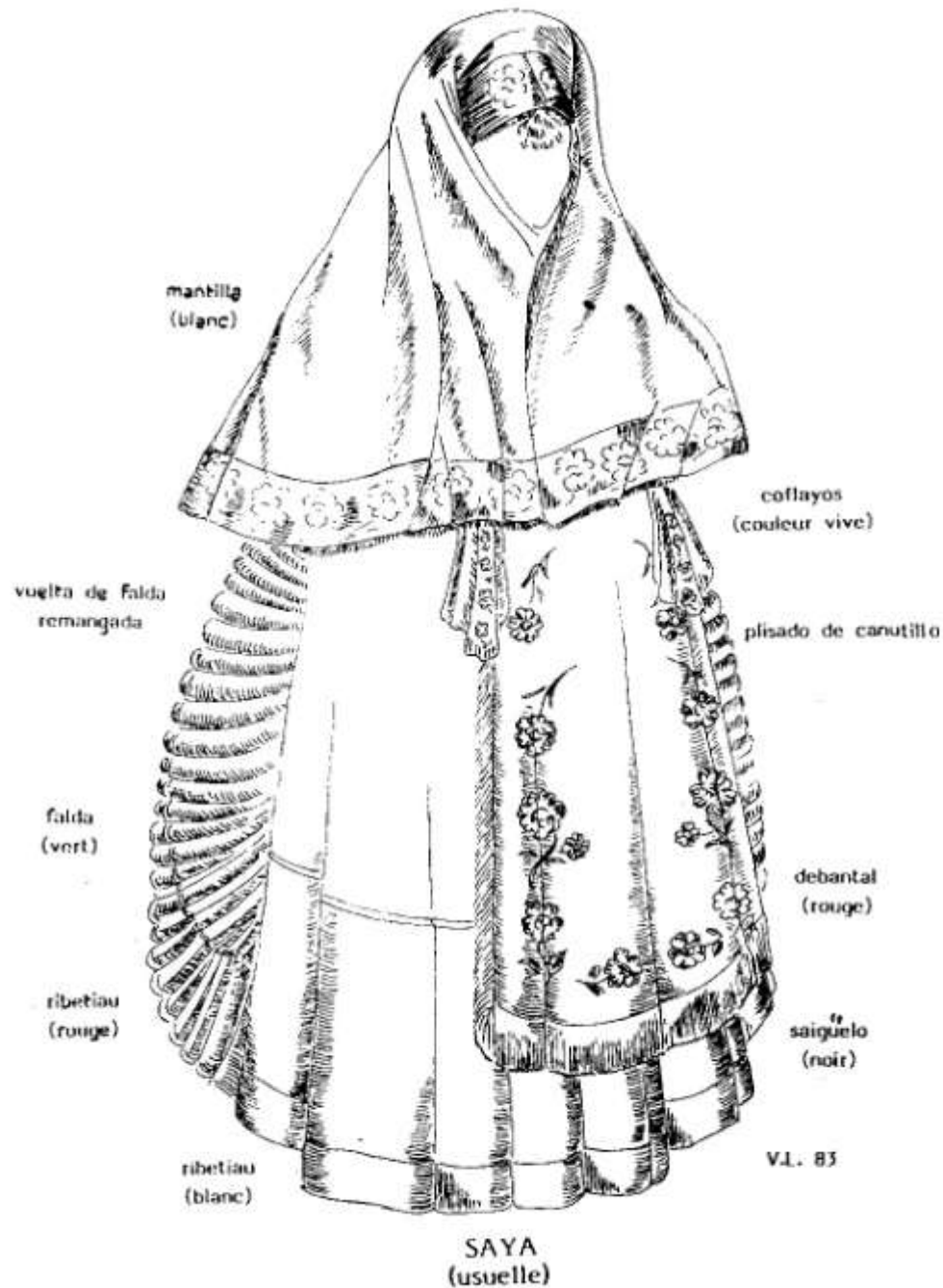
Jean VIGNAU-LOUS

Ex-Membre du Musée Béarnais du Château de PAU  
Répertorié au Laboratoire d'anthropologie Sociale du Collège de France  
Membre du Conseil d'Administration de Sciences Lettres et Arts de PAU.

		Lingerie	Robes	Accessoires	Coiffures	Ornements & parures	Chaussures	Abréviations	Interprétations	
<b>ENFANT</b>	Quotidien	Intérieur	C (grossière) + E	SC (usagé)	D + Man	Tr	Pa	A abarcas	Chaussures basses à lanières	
	"	Extérieur	C (sans col) + E	SC /	M + Ci	Tr	A ou A + Pe ou Al	AL alpargatas	Espadrilles	
	Dimanches et fêtes		C (fine avec col) E	SC	Ma + Ci + Co (rouge + L)	Tr (rouge)	Re ou J + Sca	B bancaí	robe de travail. coiffure	
Deuil	familial	C / + E	SC (violet ou rouge)	Ma + Ci + Co (foncé)	Tr (foncé)	Sca	Z + Me	Ba basquina	robe habillée	
"	défunte	C / + E	Sc // (neuf)	Ma + Ci + Co "	Tr /	Sca	Z + Me	C camisa	chemise	
<b>JEUNE FILLE</b>	Quotidien	Intérieur	C (grossière) + E	B	D + Man	Ch + T	Pa	cf cofradia	Robe de l'élue	
	"	Extérieur	C / E	B	Man	Ch + P ou + B	A ou Al	cl colgallos	Rubans de poignets (cofradia)	
	"	Extérieur (hiver)	C / E	B	D + Man	Ch + P + B/R	A + Pe	Cu cuerda	Support de manches	
	Dimanche et fêtes		C (fine) E	Ba	M + Cu (rouge vert)	Ch (rouge) + R + P	Pn + J + Sca	Z + Me	E enagua	Jupon
	Cérémonies religieuses & confréries		C / E	Ba ou + S	M + Cu, ou + (rien)	Ch ou + Mn	Pn	Z + Me	Es escarpela	Plastron (présentoir) à bijoux religieux
	"	Elue de l'année	C / E	Ba + Cf	Ma + Ci + Ci	Ch (rouge)	Fs + Pl + So + Pn + Sca	Z + Me	F falda	Revers du bas de saya
	Mariage (civil)	Normal	C / E	Ba	M + Ci (rouge)	Ch (rouge)	Es + Pl + So + Pn + Sca	Z + Me	Fl flocos	Rubans de poignets
	"	Demi deuil	C / E	Ba	M + Ci (foncé)	Ch (noir)	Es (blanc, violet) id	Z + Me	J joyas	Bijoux
	Mariage religieux	Normal	C / E	Ba + S + Sa + F vert	D (blanc) + Ci + Co	Ch + P + Mn	Pn	Z + Me	L lismonera	Aumônière d'enfant
	"	Demi deuil	C / E	Ba + S + Sl + F bleu	D (rose) + Ci + Co	Ch + P + Mn	Pn	Z + Me	M mangas	Fausse manches (habillées)
Deuil	Quotidien	C (grossière) E	B	M + Cu (rouge noir)	Ch (foncé) + P	Pn	A ou A + Pe	Ma mangas	" " enfant ou (cofradia)	
"	Offices D	C (fine) E	Ba	M + Cu (rouge noir)	Ch (rouge)	Pn + Sca	Z + Me	Man manguitos	Manchettes de travail	
"	défunte	C (neuve) E	Ba	M + Cu (rouge noir)	Ch (rouge)	Sca	Z + Me	Mt manton	Couverture de tête habillée	
<b>FEMME</b>	Quotidien	Intérieur (été)	c (grossière) E	B	D + Man	Ch + T	Pn	Pa	Pn pendientes	Pendants d'oreilles
	"	(hiver)	C / E	B	D + Man	Ch + T	Pn	Pa	Pl platas	Garniture de "l'escarpela"
	"	au bourg (été)	C / E	B	Man	Ch + P + B	Pn	A ou Al	R redécilla	Résille
	"	aux champs (été)	C / E	B	D + Man	Ch + T + B	Pn	A ou Al	Re relicario	Reliquaire
	"	Extérieur (hiver)	C / E	B	D + Man	Ch + P + B	Pn	A + Pe	S saiguelo	Robe d'église
	"	Offices	C / E	B	Man	Ch + P + B	Pn	A ou A + Pe	Sa saya	robe d'église (apparat)
	Dimanches & fêtes		C (fine) E	Ba	M + Cu (vert rouge)	Ch + R + P	Pn + So + Sca	Z + Me	Sc saiguelo col.	Robe d'enfant
	Cérémonies religieuses ordinaires		C / E	Ba ou + S	M + Cu ou + (rien)	Ch + Mt ou + Mn	Pn	Z + Me	Scapulario	Scapulaire
	Grandes cérémonies religieuses		C / E	Ba + S + Sca + (F vert)	D (rouge) + Ci + Co	Ch + P + Mn	Pn	Z + Me	Sl saya de luto	Robe d'église (grand deuil)
	Deuil familial quotidien		C / E	Ba	M + Cu (rouge noir)	Ch (noirs) + Pb	Pn	Z + Me	So sofocante	Pendentif de cou
	"	Cérémonies	C / E	Ba + S + Sl + F (bleu)	D (marron) + Ci + Co	Ch + P + Mn	Pn	Z + Me	T Tocado	Bonnet de travail
	"	Neuvaine	C / E	Ba + S + Sl + F (bleu)	D (noir) + M + Cu	Ch (noir)	Pn	Z + Me	Tr trenzadera	Ruban de tresse
	Veuve	Quotidien	C (grossière) E	B	d (noir) + M + Cu noir	Ch (noir)	Pn	A ou A + Pe	Z zapatos	Souliers
"	Offices	C / E	B + S	Fl (noir)	Ch (noir) + Mn	Pn	A ou A + Pe			
Dimanches	Offices	C (fine) E	Ba + S ou Sl	Fl ou Co (noir)	Ch (noir) + Mn	Pn	Z + Me			
"	défunte	C / E	Ba ou + S	avec S, Fl (noir)	Ch (noir) ou + Mn	Sca	Z + Me			

L'observation stricte de ce coutumier vestimentaire n'était que relative et restait toujours fonction des seules possibilités matérielles de l'intéressée.

## SOURCES



Maria Dolorès ALBIAC

Journal andalan 1972.  
Los Aragoneses 1977  
Entretiens

Antonio BELTRAN

Exposicion etnografica de Aragon  
Béarn y Bigorra 1958  
Articles divers consultés

Eduardo CATIVIELA PEREZ

Etnologia y Tradiciones Populares  
"Fernando el Catolico" 1969

Maria Juana MENDIARA NAVARRO (Anso) Entretiens

José ORTIZ ECHAGUE

"Espana Tipos y Trajes" 1933.

Ricardo DEL ARCO

El Traje popular altoaragones 1924  
Costumbres y Trajes en los Pirineos 1930

Maria Elisa SANCHEZ SANZ

Revue Harria 1977

Ramon VIOLANT Y SIMORRA

El Pirineo Espanol 1949

Avec le regret de n'avoir pu atteindre M. Aurelio BIARGE

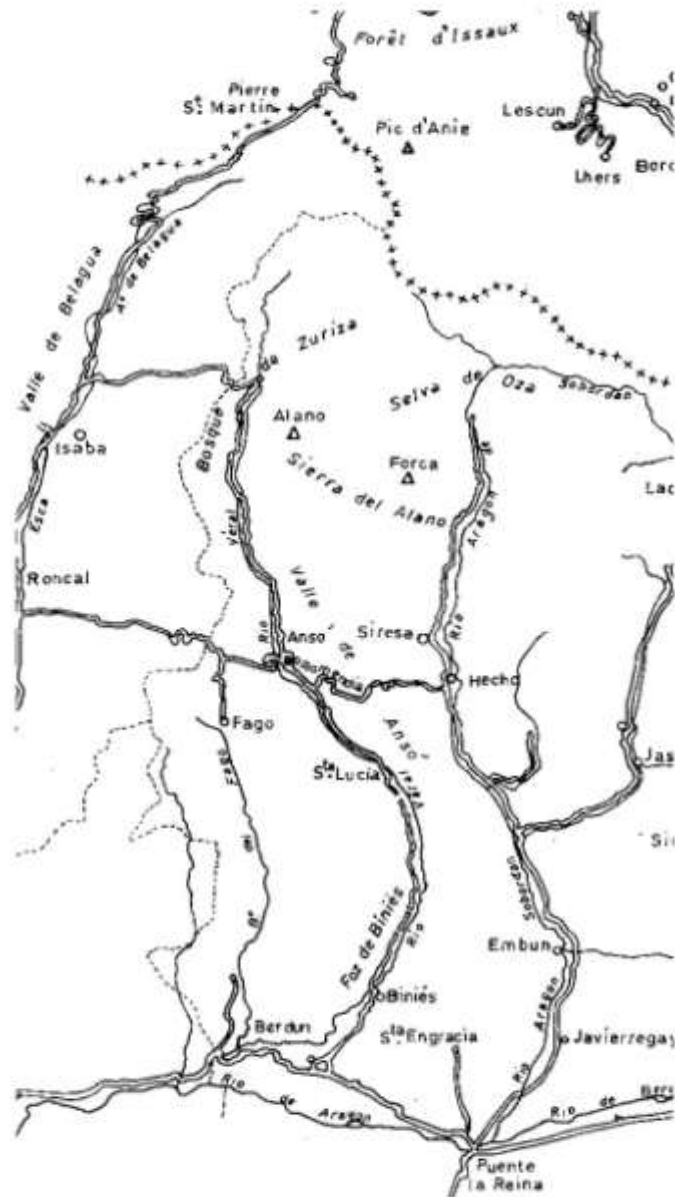
Archives historiques de Huesca.

Musée Paroissial d'Art et de Tradition Populaire Anso.

Ropario Municipal de Anso.

Casa Altoaragonesa, Zaragoza

## NOTES



96  
97

- 1) affluent de l'Aragon
- 2) Val subordonné situé au S.E. d'Anso, consacré par une copla de jota chesa en souvenir de la victoire totale des ansotans et "chesos" dans l'embuscade qu'ils y tendirent en 1813 à un groupe de soldats français isolés qui tentaient vainement d'atteindre la France, qu'ils exécutèrent sommairement probablement en représailles du sac du sanctuaire de N.S. de Puyeta en 1809. "No son solos los de Anso, los que estan en Romendia ; No son solos los de Anso, que cambién ha chesos habia".
- 3) En raison de la difficulté des communications et du ravitaillement extérieur, le système agricole s'imposa en Anso et lui permet ainsi de se suffire par elle-même.
- 4) "y engar de Fago"
- 5) Le 1<sup>er</sup> Novembre 1272
- 6) Constitue une "Mancomunidad" avec la Ville d'Anso et dispose du 1/5ème de l'étendue de la montagne (pâturages et bois) ; la "Mancomunidad" étant l'organisme exécutif et législatif qui gère et administre les territoires communaux indivis.
- 7) 1843-1920
- 8) ou le "Somontano" (Piémont de Huesca), ce dernier constituant une transhumance de courte distance
- 9) XI, XIIème siècles, lors de la reconquête des "sierras exteriores pirénaicas"
- 10) le souci constant de l'épouse au foyer se traduit dans cette copla :  

"Oveja que al puerto sube,	La brebis qui transhume en montagne
que blanca baja la lana,	descend avec une blanche toison
las mocitas ansotanas	l'ansotane (originaire de la montagne)
hacen buenas riveranas"	peut faire une bonne fille de la plaine.

rappelant au berger transhumant, que les filles d'Anso ne sont pas moins que celles de la plaine, car l'existence en montagne rend meilleur.
- 10b) au sens large
- 11) Dans l'originalité marquante et majestueuse d'Anso, il nous semble qu'on puisse relever une expression de féminité renforcée d'une tendance au matriarcat, en opposition au trait fondamental de la mentalité de cette Vallée limitant la condition féminine au seul rôle de femme au foyer en dépit des lourds travaux auxquels elle était assujétie en l'absence coutumière d'un époux à qui seul revenait le principe d'autorité.
- 12) (notas del folkloro altoaragonés - Madrid 1943) Mr Ricardo del Arco fait allusion à l'antiquité de Echo et à sa proximité de Siresa. Pour nous, l'occupation des sols du territoire d'Anso au Xème siècle, par une émigration de

gens d'Echo venus pour cultiver une "pardina" ("étude comparée des communautés du Haut Aragon et Haut Béarn" - thèse 3ème cycle de M. Gérard Caussimont p. 306) peut justifier le fait qu'ils entraînent un principe de mode "chesa" ou s'y rallièrent par la suite.

- 13) M. Cativiela Perez
- 14) née à Ansó le 18 Août 1891, décédée le 25 Mai 1986
- 15) Enquête personnelle menée à Ansó en 1975, par ailleurs Mr Ricardo del Arco atteste qu'en 1930 le port du costume était usuel à Ansó.
- 16) En fait la crise de la fin du siècle dernier avait déjà motivé en Espagne ce déclin, en sorte que dès les débuts de ce siècle, seules les aînées furent assujetties à respecter la coutume ancestrale en utilisant le fond du vestiaire familial existant, alors que les plus jeunes introduisaient déjà une mode nouvelle d'uniformité, qui en abolissant les exigences d'une caste, les confinaient désormais au sein du commun.
- 17) Archivos Reales de Huesca.
- 18) Il semble vraisemblable qu'antérieurement ou au début du XIXème d'autres couleurs avaient été utilisées notamment le rouge et le marron.
- 19) Les laines fines et longues d'Ansó exportées en Béarn et acheminées à travers les chemins lainiers étaient utilisées à Oloron aux 18 et 19ème siècles pour la fabrication des beaux "cordelhats" et des cadis et à Nay de la flanelle (bayette).
- 20) La charge de lin était coiffée d'un capuchon conique (tronqué) en carton garni de tissu et décoré de paillettes "o rocador".
- 21) et gerçaient les doigts et les lèvres lors du salvage nécessaire à la torsion du fil.
- 22) Mis en écheveau dans un dévidoir en croix (vertical) "arivo" le fil de lin ou de chanvre était immergé dans de l'eau chaude contenant des cendres, puis rincé dans l'eau vive et séché sur le sol, ce qui avait pour propriété de le blanchir. Il était par la suite mis en pelote (éventuellement teint) et était lors prêt au tissage.
- 23) le "sayal" équivalait au "burat" en Haut-Béarn.
- 24) "Ethnologia y Tradiciones Populares - Institucion" "Fernando El Catolico" 1969 p. 543 et autres.
- 25) Ce vert primitivement était le même à Ansó comme à Echo. Ansó qui a conservé des robes anciennes nous restitue la couleur d'origine, alors qu'à Echo les répliques de ce vêtement de tissu manufacturé d'un vert tendre n'ont plus rien d'authentique.
- 26) Constatation établie après mensurations prises sur trois ansotanes.

- 27) robe usuelle (quotidienne ou de dimanche)
- 28) robe d'église.
- 29) robe de cérémonie d'église (d'apparat)
- 30) "Il est encore dans les langes" (en ansotan x = ch, ex : faxadero se dit fachadero)
- 31) Le sacrement de confirmation avait lieu généralement avant la communion, mais comme l'évêque ne l'administrerait à Ansó que tous les cinq ans, il arrivait que la postulante soit parfois très développée. La basquine par contre se portait après la communion, en auquel cas elle prédominait sur le "saiguelo colorau".
- 32) Seulement violette "cardelño" en cas de deuil dans les familles excessivement aisées.
- 33) également violet ou foncé mais dans le deuil seulement.
- 34) Nous avons examiné une chemise remontant à la guerre d'Indépendance (campagne d'Espagne) présentant les mêmes particularités que celles que nous avons étudiés
- 35) L'ansotane couchait en effet avec sa chemise de jour.
- 36) Durant les moissons afin de ne pas se blesser avec la faucille l'ansotane couvrait sa poitrine d'un plastron de cuir.
- 37) Ce manque d'hygiène a cessé depuis une cinquantaine d'années...
- 38) Il y eut vraisemblablement aux époques anciennes des chemises de chanvre.
- 39) Par "gorguera" on entend généralement l'ensemble du col dont elle reste la partie principale.
- 40) Ces "cordetas" enfilait les deux œillets situés de chaque côté de l'encolure.
- 41) Le haut de l'épaule comprenait environ 130 francis.
- 42) Cendres de bois.
- 42b) Les affinités du royaume d'Aragon avec l'Italie sont connues du fait que le royaume de Naples était un fief de la couronne d'Aragon.
- 43) Ces jais d'une grande finesse étaient extraits en Aragon, exportés bruts et façonnés en France d'où ils étaient revendus à l'Espagne.
- 43b) D'inspiration Renaissance.

- 44) Fil de laine plus tors qu'à l'ordinaire (Encyclopédie), ou fleur de laine qui est la partie la plus tenante.
- 44b) El traje popular altoaragones 1924 Ricardo del Arco (p.71)
- 45) On retrouvait également une gamme d'autres couleurs, notamment : le bleu, le violet et le noir avec fleurs foncées ramagées d'or, lors du décès d'un bébé, d'un enfant ou d'une jeune fille.
- 45b) Et violet dans le deuil.
- 46) Mais également le linge et les divers vêtements apportés lors du mariage.
- 47) De la "moza del año"
- 48) De la mariée, cette dernière tenait à la main un mouchoir blanc utilisé pour voiler son visage, lors de l'ensevelissement.
- 49) Expression Ansotane.
- 49b) A la fin du XVIIIème une partie de l'argent mis en fabrication à Daroca provenait de la fonte de monnaies françaises obtenues au cours de transactions commerciales avec le Béarn.
- 50) Le costume breton de R.Y. Creston (Tchou 1978)
- 51) En Haut-Béarn, les personnes âgées ramassaient leur chevelure sur la nuque dans un "couhet", excepté en Vallée d'Ossau où la natte subsistait quelque soit l'âge.
- 52) Nous retrouvons ici une survivance de la coiffure à bourrelet du XIVème.
- 53) Il faut préciser qu'au début du XIXème, une gamme d'autres couleurs existait notamment le vert.
- 54) Durant cette opération la patiente était toujours en chemise et ne s'habillait que par la suite.
- 55) Anciennement le violet était requis dans le deuil (condition aisée).
- 56) Il semblait apparemment impossible de reconnaître une personne enveloppée dans une mantille sinon à certains détails décoratifs d'accessoires tels que le tablier ou les rubans.
- 57) Ce capulet était un sac généralement en laine, parfois en lin, cousu à la partie supérieure et de forme à peu près carrée.
- 57b) On trouvait également des bas sans pied (à étrier) tricotés : "les calzillas"
- 58) Cette basane, s'obtenait en jetant la peau dans l'eau courante pour la laisser imbibé, puis on y laissait éteindre de la chaux vive pour détruire les particules de chairs et de graisses, et on la foulait dans un moulin à tan, le cuir était par la suite assoupli.

- 59) Lorsque les cordons étaient plus épais on les désignait sous le nom de "abarquera de trama".
- 60) Nous jugeons à propos de rapporter ici cette "copla" qui traduit toujours l'anxiété de l'ansotane durant la transhumance d'hiver, vis à vis d'un époux absent, livré à lui-même dans la plaine et rappelle ce dernier à la fidélité.
- "\*Más valen as abarqueras, que llevan as ansotanas  
que todas calzas de seda, que llevan as riberanas"  
(les cordons grossiers de l'ansotane valent mieux que les chaussures de soie de la femme de la plaine).
- 61) "Le costume traditionnel dans les Pyrénées françaises" Jean Robert (1969).
- 62) Robe dite "arrégus" (Haut-Ossau)
- 63) Comme nous l'avons déjà mentionné (référence n°15) en 1930 le port du costume local était habituel à Ansó, par contre à Fago localité voisine isolée, relevant néanmoins de ce district montagnard où les coutumes étaient similaires le port des robes avait déjà disparu au début du siècle. A notre avis ce changement que nous qualifierons d'évolution, pourrait être attribué à des facteurs psychologiques dont le plus déterminant semblerait être un esprit de rivalité (entre ces deux groupes humains opposés par un cloisonnement géographique), influencé peut-être par la "Roméria de N.S. de Puyeta", ou simplement à des influences extérieures, Fago étant limitrophe de la Navarre, mais surtout à la dépopulation rurale que l'on y constate à la fin du XIXème siècle.
- 64) Substitution du capulet noir des adultes au capulet rouge des adolescentes.
- 65) Le port de la basquine y a disparu au début du siècle.
- 66) Mr. Cativiela Perez précise à cet égard que l'importance de cette robe est démontrée par la quantité d'aunes de bayette verte qui se teignait chaque année à Jaca.
- 67) Une exception cependant retenue par la tradition mérite toutefois d'être signalée, celle de l'embuscade tendue en 1813 au Val Romendia, où toutes les ansotanes valides revêtues d'habits masculins, abritées derrière des rochers, simulèrent des combattants et induisirent en erreur des soldats français, qui croyant à un effectif supérieur, après un accrochage sérieux, se rendirent. Ils furent impitoyablement massacrés et précipités dans le ravin du "barranco".
- 68) Cet empiècement se composait d'une bande de tissu de 10 cm plus un rajout en patte d'épaule (pour les bretelles) variant de 6 à 7 cm.
- 69) Tissu manufacturé de flanelle en provenance de Saragosse.
- 70) Cette large ouverture permettait de passer la robe.

- 71) Cela était dû au fait que la poitrine n'était pas soutenue alors qu'elle supportait la lourdeur de la robe en elle-même, voire des autres robes d'église.
- 72) On prétendait que M. Ricardo del Arco avait déposé à la casa Altoaragonesa une basquine de couleur rouge. Après de vaines recherches avec M. Miguel Beltran, nous n'avons découvert en finale qu'une bande de tissu rouge que nous avons identifiée comme "cadin" de saigüelo".
- 73) A titre d'exemple nous avons constaté que 250 petits plis froncés déterminaient un tour de poitrine de 90 cm.
- 74) On comptait généralement 17 plis à l'avant dont la "pala" et 21 à l'arrière.
- 75) La basquine ne permettant pas l'usage des poches comme dans les robes béarnaises l'ansotane soulevait sa jupe pour atteindre une bourse de toile suspendue (à lien qui ceinturait la taille), sur le corillon de dessous ("faldiquera")\*. Cette poche devait probablement remplacer l'aumônière qui se portait primitivement sur la robe.
- 76) Il faut préciser qu'avant de passer la robe (habillée) on plaçait toujours un large mouchoir sur les "churros" afin de protéger la partie incurvée de la "gorguera".
- 77) L'utilisation d'un troussoir "gafete" était très récente.
- 78) Ce procédé présentait une certaine analogie dans la technique avec le Haut-Béarn (Ossau) mais avec la différence que la jupe de la robe était plissée, enserrée tout au long puis séchée au four immédiatement après une cuisson de pain.
- 79) Aucune couleur distinctive ne différenciail le port de cet habillement durant la Semaine Sainte comme le violet du capulet en Haut-Ossau.
- 80) Au moins dans la limite de sa bande de feutrine blanche (de 4cm) dite "ribetiau" laquelle renforçait la "vuelta" de la robe. Ce "ribetiau" dépassait lui-même la base de la robe d'apparat (saya) qui se superposait.
- 81) Non affligés d'un deuil familial.
- 82) 20 Janvier
- 83) A 6 km d'Ansó aux Marches de la Navarre, peu après l'intersection de Fago, s'élève "la ermita de la Virgen de Puyeta" (dont l'existence remontait à trois siècles). Chaque année, durant trois jours, cette "romeria" attirait la dévotion des gens d'Ansó et de Fago. Ce sanctuaire enrichi de donations diverses au cours des âges fut malheureusement profané et pillé par la soldatesque française en 1809. Cet acte, comme aux monastères de San Juan de la Pena et d'Embun semble avoir été la conséquence d'un accrochage avec des guérilleros qui y avaient trouvé un point d'appui.

102  
103

- 84) Durant ce pèlerinage où l'on vivait dans une atmosphère de ferveur intense et d'exaltation, les jeunes filles imploraient la Vierge pour obtenir un époux aux accents de cette "copla de jota" :
- |                                                                                                               |                                                                                                                 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| "Virgen Santa de Puyeta<br>que estás en ese lomero<br>Casa a las mozas de Fago<br>Pero a las de Ansó primero" | Vierge Sainte de Puyeta<br>qui est sur cette colline<br>Marie les filles de Fago,<br>Mais d'abord celles d'Ansó |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
- 85) Manifestation religieuse dont l'organisation revenait à un majordome (homme et femme).
- 86) Cette danse s'effectuait entre cinq jeunes gens (pris parmi les acolytes, porteurs de piques) et cinq jeunes filles appartenant à la confrérie, qui évoluaient avec un mouchoir.
- 87) Le peintre Sorolla a très bien traduit cette scène.
- 87b) La jeune mère était réputée impure jusqu'à la messe des relevailles.
- 88) Nous avons déterminé rationnellement le poids maximum de 21 kg et sommes loin des chiffres fantaisistes dont celui de 45 kg énoncé dans un article madrilène
- 89) Cette partie ouvrante s'appelait "pourtettes" en Haut-Ossau.
- 90) Cela semblerait prouver qu'à l'origine, ces manches n'appartenaient pas à la robe, mais s'y adaptaient par des liens.
- 91) La couleur verte ou bleue des manches n'avait dans ce cas aucune signification même pour le deuil, du moment où ces manches disparaissaient sous la mantille.
- 92) Dans sa largeur de 4 cm.
- 93) On peut bien se demander en dernier lieu ce qu'on trouvait d'embellissant dans cette hypertrophie artificielle métamorphosant la femme en espèce de tour ambulante ? Il nous semble que le sens de cet engouement vestimentaire, comme en Haut-Béarn réponde à un archétype collectif venu du fond des âges, peut-être depuis la pré ou proto-histoire, derniers vestiges des déesses mères ayant survécu au Christianisme.
- 93b) Pasteurs et Paysans Béarnais J.J. CAZAURANG (1968).
- 94) Chant funèbre rimé "spalmodié" sur un ton dolent, parfois entrecoupé de lamentations ou de gémissements, où l'on faisait l'éloge ou le blâme du défunt, ce genre élégiaque vraisemblablement réminiscence des époques primitives s'est maintenu dans les vallées du Haut-Béarn jusqu'au début du siècle.
- 95) Un tableau de Sorolla du début du siècle représente une ansotane adulte avec une adolescente : cette dernière est revêtue de la basquine et coiffée de "churros" violets.



Femmes d'Ansó, en costume de cérémonie. Cliché J. VIGNAU-LOUS.



96) Bleu pour les très jeunes enfants, violet pour les enfants, marron pour les adultes.

- Les termes marqués d'un astérisque sont usuels en Ansó soit propre au dialecte local, soit d'origine Castillane, mais utilisés dans un sens différent.